



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER



HN T5W C W

2545.46



Harvard College Library.

FROM THE

LUCY OSGOOD LEGACY.

"To purchase such books as shall be most  
needed for the College Library, so as  
best to promote the objects  
of the College."

Received 15 Jan. 1895









# La Muse qui trotte



## DU MÊME AUTEUR :

### THÉÂTRE

- LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (Odéon).  
LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose (Gymnase).  
BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (Odéon), en collaboration avec M. A. Delavigne.  
LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (Gymnase), même collaboration.  
L'AMIRAL, comédie en trois actes, en vers (Gymnase).  
L'AURÉOLE, comédie en un acte, en vers (Vaudeville).  
MUSOTTE, pièce en trois actes (Gymnase), en collaboration avec Guy de Maupassant.  
LES VIEUX AMIS, comédie en trois actes, en vers (Odéon).

### POÉSIES

- TABLETTES D'UN MOBILE.  
A TIRE-D'AILE, 4<sup>e</sup> édition.  
PARAVENTS ET TRÉTEAUX, fantaisies de salon et de théâtre, 12<sup>e</sup> édition.  
LES MOINEAUX FRANCS, 4<sup>e</sup> édition.

### OUVRAGES EN PROSE

- LE MONDE OU NOUS SOMMES, contes et nouvelles, 5<sup>e</sup> édition.  
LA MADONE, roman parisien, 5<sup>e</sup> édition.  
CONTES A MADAME, 4<sup>e</sup> édition.

---

AIOL, chanson de geste du XIII<sup>e</sup> siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud (*ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*).

⊙  
JACQUES NORMAND

# La Muse qui trotte

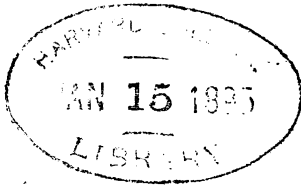
PRÉFACE DE  
SULLY PRUDHOMME  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1894

42585.46  
4



*Library of the Harvard University*

**A SULLY PRUDHOMME**

**TRÈS RESPECTUEUSEMENT ET AFFECTUEUSEMENT  
CES PETITS VERS SONT DÉDIÉS**

**J. N.**



## PRÉFACE

---

*Mon cher ami,*

*Oui, certes, j'accepte la dédicace du volume de poésies que vous allez publier. Je l'accepte avec gratitude, car je dois à la lecture de ces vers une récréation charmante et saine. Ils m'ont rappelé et fait apprécier davantage certains caractères de notre génie national, dans un moment de crise où ils menacent de s'altérer et de disparaître.*

*Voilà, direz-vous, un bien gros éloge ! La Muse qui trotte n'y prétendait point. Ah ! je le sais, ce titre est modeste, mais il est spirituel aussi, à la fois juste et léger, deux qualités dont l'union rare est éminemment française et qui, parfois accompagnées d'un attendrissement délicat, distinguent toutes vos productions.*

---

*Peut-être me trompé-je, mais je ne vois guère que la France où la Muse excelle à trotter, c'est-à-dire sache effleurer le sol d'un pied lesté et sûr, faire de la grâce dans sa démarche avec la palpitation de ses grandes ailes repliées. Cette Immortelle est femme et quelle femme trotte plus élégamment que la Parisienne? Votre Muse, mon cher ami, est parisienne, et je lui sais gré de demeurer avec jalousie française, car c'est à Paris, chose pénible à constater, que l'esprit français risque surtout de se corrompre en cherchant l'originalité hors de sa propre essence.*

*Cet inquiétant phénomène éclate aujourd'hui dans notre art, dans d'autres aussi. Je ne suis pas musicien, mais j'entends dire, et je le crois sans peine, que les hommages passionnés de plusieurs de nos compositeurs à la technique wagnérienne pourraient, à la longue, entraîner chez eux l'abdication de leur propre génie musical.*

*Quand on dit que l'Art n'a pas de patrie, il faut s'entendre. Si cela signifie qu'une admiration loyale est due à toutes les manifestations du Beau sans égard à leurs lieux d'origine, j'y souscris, et encore devons-nous, selon moi, non pas l'admiration, qui*

*ne se commande pas, mais seulement le respect aux chefs-d'œuvre des peuples dont le cerveau n'est pas constitué pour jouir des mêmes formes que le nôtre. Mais si cette assertion que l'Art n'a pas de patrie signifie qu'un peuple peut sans nul risque pour sa propre esthétique s'assimiler celles des autres, je m'inscris en faux.*

*Il me semble, en effet, qu'une œuvre d'art vaut surtout par le tempérament qu'elle exprime, autrement dit par l'idéal particulier de son créateur. Le tempérament, l'idéal français est inaliénable. Il n'est pas pour cela stationnaire : il obéit, comme toutes choses, à la loi du devenir ; il évolue en se dégageant toujours davantage à mesure que le mélange des races dont nous sommes issus se fait plus intime, car il représente précisément la synthèse des éléments ethniques de ce mélange. Le sentiment patriotique, depuis Jeanne d'Arc jusqu'à nos jours, est la conscience de plus en plus nette que nous prenons de notre unité nationale. Depuis un quart de siècle, cette conscience est devenue, chez l'élite de la nation, plus profonde et plus ombrageuse. Le goût littéraire en est parent ; c'est un sens national et à ce titre sa fortune nous est à cœur ; il représente ce qu'il y a*



*de plus français dans nos moyens d'expression, dans nos ressources de langage. Les fautes de goût ne sont sensibles dans la littérature d'un pays qu'aux esprits indigènes.*

*Aucune ne vous échappe dans la nôtre, vous n'en laissez se glisser aucune dans vos écrits. Vous vous montrez en cela, comme à tous égards, excellent patriote. Je n'ose approfondir mes appréhensions devant le discrédit croissant de ce mot goût. Je n'en ai d'ailleurs pas le loisir dans ces lignes rapides. Je voudrais du moins préciser un peu la signification du mot léger par lequel j'ai tout d'abord qualifié le titre de votre livre. Gardez-vous de le prendre au sens péjoratif qu'on lui prête d'ordinaire en l'appliquant à l'esprit français. N'est-ce pas la plus légère excitation qui souvent impressionne le plus efficacement la sensibilité ? Le chatouillement d'une barbe de plume fait tressaillir.*

*Aussi, pour stigmatiser la vanité lamentable de la vie mondaine, n'avez-vous pas besoin d'user de violence. Il vous suffit de l'esquisser, en vous jouant, avec une finesse de dédain beaucoup plus pénétrante. Combien votre aimable censure de cette société oisive est propre à consoler les gens que la gravité*

---

*de leurs occupations empêche de s'y mêler ! Ce que vous en notez si gaiement réconcilie avec l'austère silence des bibliothèques et des laboratoires ceux que par moments pourraient de loin tenter le froufrou et le caquetage des salons ou des plages en vogue.*

*Aimable censure, ai-je dit ; c'est que le piquant n'en est jamais venimeux. Le sourire qu'elle éveille ne se sent complice d'aucune intention méchante. Vous n'égayez point aux dépens du cœur ; il n'a jamais, chez vous, à désavouer l'esprit. La satire y gagne un ornement qu'elle exclut d'ordinaire : la grâce. Le domaine de la grâce est supérieur à celui de la cruauté ; il est, à coup sûr, moins accessible au vulgaire. Je vous félicite de ne le pas désertier.*

*Assez d'autres, d'une moins amicale clairvoyance, ne manqueront pas de signaler dans ces petits poèmes les écueils d'un genre où la simplicité familière côtoie de si près le prosaïsme. Pour moi, je me plais de préférence à y relever l'aisance de votre vers. Il emboîte à merveille, sans trahir en rien son secret labeur, le pas alerte et capricieux de votre esprit ; jamais il ne fausse par quelque maladresse la direction des traits qu'il a charge de décocher. Cette sorte d'habileté je l'admire avec une entière*

*candeur ; elle est si différente de celle qu'exige la traduction poétique de ma pensée habituelle ! Dans les cadres impérieux du rythme, la vive éclosion d'une saillie me semble bien plus malaisée à respecter que n'importe quel état d'âme réfléchi ; une fleur n'est-elle pas plus vulnérable qu'un fruit ? (Vous voyez par cette image que je ne m'humilie pas !)*

*La mesure de vos vers n'emprunte rien aux innovations récentes. Je ne saurais m'en plaindre, j'appartiens par mes maîtres au passé. Vous y demeurez également fidèle. Vous pensez comme moi sans doute qu'il n'y a rien eu d'arbitraire dans la préférence accordée par l'oreille à certaines combinaisons harmonieuses que lui offrait le langage spontané. Ces combinaisons, déterminées par des rapports arithmétiques, ne sont pas en nombre illimité ; tout porte à croire que, dans son œuvre de sélection séculaire, l'ouïe en a épuisé les essais. Il serait, en effet, surprenant qu'elle eût jusqu'à nos jours négligé de reconnaître les délices d'un vers de treize syllabes, par exemple. Les sens ne sont pas coutumiers d'oublis pareils dans la recherche de leurs voluptés.*

---

*Il faut clore enfin cette lettre déjà longue ; et je m'aperçois que je vous ai moins entretenu de la Muse qui trotte que de mes préoccupations personnelles en matière de poésie. Pardonnez-le-moi, mon cher ami ; vous m'avez imprudemment fourni l'occasion de disserter : je l'ai saisie avec d'autant plus d'ardeur, croyez-le bien, que j'y trouvais associée celle de vous renouveler le témoignage de ma plus affectueuse estime.*

SULLY PRUDHOMME.



# ESQUISSES PARISIENNES





## APRÈS LE DINER

---

**L**'INVITÉ, plein d'indolence,  
Se balance  
Dans un fauteuil en cuir noir,  
Soufflant un léger nuage  
    Qui voyage  
Jusqu'au plafond du fumoir.



Après la table brillante  
Et bruyante  
Où l'on a trop bien dîné,  
Pouvoir s'allonger à l'aise,  
A l'anglaise...  
Quel plaisir de raffiné !

Et puis, n'est-ce pas ? nous sommes  
Tous entre hommes,  
Et l'on n'est pas obligé  
D'éviter maint sujet leste,  
Et, modeste,  
De parler en abrégé.

Non, non ! Causons sans vergogne !...  
Le bourgogne  
Nous a réjoui l'esprit :  
On voit l'existence en rose,  
Chacun ose  
Risquer son petit récit.

---

Point de grave politique  
    Qui vous pique  
Ou vous met en désaccord ;  
Point d'affaire délayée,  
    Embrouillée,  
Qui bien vite vous endort ;

Mais quelque gauloiserie  
    Dont on rie  
A ventre déboutonné ;  
Quelque cancan ridicule  
    Qui circule  
Et qui meure aussitôt né ;

Une intrigue de coulisse  
    Qui se glisse  
Dans le monde, en tapinois ;  
Une aventure de chasse  
    Qu'on « replace »  
Pour la deux centième fois ;

Une anecdote... inventée,  
Racontée  
Avec un air important ;  
Bref, tout ce qui, fin ou bête,  
Dans la tête  
Vous a passé pour l'instant.

\*  
\*  
\*

Et cependant, délaissées,  
Espacées  
Dans le salon vide et froid,  
Les femmes entre elles causent  
Et se posent  
De trois quarts, le buste droit.

Et ce sont des phrases vides,  
Insipides,  
Sur le vilain temps qu'il fait ;

---

Sur le bébé que l'on sèvre ;

Sur la fièvre

Que donnent les dents de lait ;

Des propos sur la dernière

Couturière

« Que l'on veut quitter toujours » .

Sur l'étoffe dont la mode

S'accommode,

Peau de cygne ou fin velours ;

Sur les visites rendues

Ou bien dues

Depuis « des temps et des temps » ;

Sur les politesses faites ;

Sur les fêtes

Que prépare le printemps ;

Sur le roman que chacune,

Blonde ou brune,

A lu, lit ou bien lira ;

---

Sur la dernière soirée

Consacrée

A bâiller... à l'Opéra ;

Sur le baryton en vogue,

Sur la drogue

Qui guérit... pour le moment ;

Sur l'ennui des domestiques,

Gens pratiques,

Qui « manquent de dévouement » ;

Sur le monde et ses usages,

Les voyages,

Les médecins, les abbés,

Les spectacles, les offices,

Les nourrices,

Les couches et les bébés !

Et tout cela roule, roule,

Coule, coule,

En soupirs apitoyés ;

---

Pauvres, pauvres femmelettes,  
Si seulettes,  
Comme vous vous ennuyez !

L'heure passe, lente, lente,  
Dans l'attente  
Du retour du sexe laid  
Qui, saturé de fumée  
Parfumée,  
S'obscurcit le cervelet.

. . .

Enfin, voici qu'ils reviennent !...  
Ils se tiennent  
Debout, dans le salon clair,  
Trainant une odeur profane  
De Havane  
Dont bientôt s'imprègne l'air.

1.

Mais chacune, très mignonne,  
Leur pardonne,  
Et l'on entend dans les coins  
— Où tout aussitôt l'on jase —  
Cette phrase :  
« Était-ce bien bon, au moins ? »



## LA PSYCHÉ

---

**D**ANS le superbe hôtel au vitrail transparent  
C'est fête : et chacun jette un regard en entrant  
A la grande psyché qui dans un coin, coquette,  
Se dresse, conseillère attentive et muette,  
Signalant les écarts d'un nœud mal attaché,  
Ou, très discrètement, vous montrant le péché  
Que fait un col d'habit, relevé par derrière,  
Et prenant un aspect désolé de gouttière.  
Pour les femmes, regard plus long, plus attentif.  
C'est quelque pli froissé qu'un coup de doigt hâtif



A fait bouffer, avec une adresse de fée...

« Mon voile était mal mis... que je suis décoiffée !... »

Et vite, en un clin d'œil, le frison alourdi

Ou poignant vers le ciel d'un élan trop hardi,

Ainsi qu'un ruisselet qui se fond dans un fleuve,

Rentre à l'alignement, assagi par l'épreuve.

En avez-vous fini, madame?... Oh ! pas encor !

Il faut bien ajuster le lourd bracelet d'or ;

Voir si le haut collier de perles opalines

Retombe sur le col en cascades câlines ;

S'assurer que le jeu de l'éventail léger

Autour d'un fin poignet s'exerce sans danger ;

Sous les seins arrondis, sur la hanche qui ploie,

Vérifier l'aplomb du corsage de soie ;

Enlever de la lèvre un atome de fard,

Adoucir le sourire, aiguïser le regard...

Puis, sûre d'être belle, enviée, adulée,

Victorieusement entrer dans la mêlée !

---

Psyché du vestiaire, ô brillante psyché,  
Entre tes deux supports tendant ton front penché  
Comme pour mieux saisir et fixer au passage  
Les contours indécis d'une fuyante image,  
Quels riens divertissants, quels amusants secrets,  
Si tu pouvais parler, tu nous raconterais !

Tu nous dirais, modeste et sûre confidente,  
Les suprêmes conseils que la mère prudente  
Donne à sa fille, enfant timide, aux yeux luisants,  
Rouge de son début dans le monde, à seize ans ;  
Tu nous dévoilerais l'attitude empressée  
Du plat ambitieux qui, l'échine baissée,  
Esquisse devant toi le sourire engageant  
Qui doit lui rapporter ou la gloire ou l'argent ;  
Tu dresserais en pied la prétention bête  
Du fat, sur son col droit portant droite la tête,  
Et croyant bonnement, avec ses airs vainqueurs,  
Au bout de sa moustache accrocher tous les cœurs ;

Alors qu'on a vingt ans, et qu'en une soirée  
On doit — fût-ce un instant ! — entrevoir l'adorée,  
Tu nous raconterais quel trouble, quel espoir  
Battent sous le revers mince d'un habit noir,  
Et comme en ces moments où la jeunesse éclate  
On base le succès sur un nœud de cravate !

Oui, tu nous dirais tout, ô psyché ! — Car c'est toi  
Qui donnes bon courage et confiance en soi ;  
Toi qui rends la beauté plus sûre d'elle-même ;  
Toi que chacun implore en un regard suprême ;  
Toi dont tous les conseils et les moindres avis  
— Chose rare ici-bas ! — sont de tous points suivis ;  
Toi que l'on aime enfin à l'égal d'une amie  
Dont la sincérité n'est jamais endormie,  
Et qui, sur nos défauts éclairant notre esprit,  
Nous aide à triompher... sans mourir de dépit !

\*  
\*  
\*

Mais ton succès est court et ne dure qu'à peine,  
O psyché ! Tout finit. La gloire, chose vaine,  
N'a point de lendemain. Ainsi pour toi. Voici  
La fin de la soirée et de ton règne aussi.  
Ceux qui te regardaient si doucement naguère  
N'ont pour toi qu'un coup d'œil dédaigneux et vulgaire  
Quand, leur effet produit, partant plus ou moins tôt,  
Ils ont du vestiaire extrait leur paletot  
Ou leur manteau de bal, épave pitoyable  
Qu'un valet endormi déficèle à la diable.  
Tous passent devant toi, laids, décoiffés, fripés,  
A se garer du froid seulement occupés,  
Enfoncés jusqu'au nez dans des foulards livides,  
Papillons d'un moment devenus chrysalides !  
Oh ! les lâches ingrats ! Les tristes oublieux !  
Ton service fini, tu n'es plus à leurs yeux,

Dressant en un coin noir ta carcasse inutile,  
Qu'un meuble sans emploi, sans valeur et sans style !

Mais va..., console-toi ! Car dans quelques instants  
Ils seront tous partis, ces pantins grelottants,  
Les yeux gros de sommeil et la tête dolente,  
Trouvant le logis loin, la voiture trop lente,  
Et portant dans le cœur le vague et mol ennui  
Qu'un plaisir trop fréquent fait germer après lui.  
Alors seule, ô psyché, dans le grand vestiaire  
Que l'aurore blanchit d'une pâle lumière,  
Au milieu du profond repos de la maison,  
Tu pourras t'égayer d'une bonne façon  
En revoyant passer, dans ta glace sereine,  
Le défilé sans fin de la bêtise humaine !





## DANS LE MONDE

---

**B**RAVO ! quelle soirée exquise !  
« Quel régal délicat et fin !  
« Que de remerciements, marquise...  
« Votre programme était divin !  
  
« A monsieur X... nul ne résiste...  
« Sa voix s'élève à des hauteurs...  
« Et madame Z... quelle artiste ! . .  
« Quel talent, tous ces amateurs !

« Et la comédie !... Un ensemble  
« A rendre les *Français* jaloux...  
« Ah ! d'honneur, marquise, il me semble  
« Qu'on ne voit cela que chez vous ! »

Et dans l'air chaud, où les bougies  
Pleurent silencieusement,  
Parmi les figures rougies  
Par ce mondain étouffement,

Les compliments, douce rosée,  
Se mêlent en accord parfait,  
Tandis que la foule écrasée  
Se dirige vers le buffet.

Là, parmi les roses humides,  
Au pied des candélabres lourds,  
S'amoncellent en pyramides  
Les sandwiches et les petits fours ;

---

Sur la nappe à la blancheur douce  
Où tombe une pâle clarté,  
Dans leurs niches de verte mousse  
Les fraises piquent leur gaité ;

Les orangeades parfumées  
S'alignent dans un coin là-bas,  
Et les glaces demi-pâmées  
Fondent à l'ombre des babas,

Tandis qu'en des poses robustes  
— Quinze francs l'homme, chez Potel —  
Derrière surgissent les bustes  
Noirs et blancs des maitres d'hôtel.

On arrive, les bras se tendent,  
Et des messieurs très comme il faut,  
Pendant que les dames attendent,  
Ont livré le premier assaut.



Et puis viennent d'autres fournées...

Un brouhaha monte, grandit...

Petites phrases bourdonnées...

Écoutons un peu ce qu'on dit.

« Ah ! ma chère, quelle soirée !

« — Un four complet... — Un mauvais goût...

« — Madame Z... est maniérée...

« — Monsieur X... au-dessous de tout... »

Un couple d'habits noirs chuchote :

« Bigre ! si j'avais pu prévoir...

« — Et moi !... Quelle bonne bouillotte

« Nous aurions faite au club, ce soir ! »

Là-bas, une dame qui chante,

Et qui, ce soir, n'a pas chanté,

D'une voix heureuse et méchante

Crie au triomphe incontesté ;

Le monsieur qui n'eut point de rôle  
Dans la pièce, et qui s'en froissa  
Dit bonnement : « Tiens moi, c'est drôle...  
« Je ne voyais rien comme ça ! »

Plus loin, dans un groupe d'intimes :

« Dites donc ! Est-ce assez raté ?  
« Mes craintes étaient légitimes...  
« Ah ! si l'on m'avait écouté...

« — Et moi donc !... — Moi plus que personne...

« Faire jouer des amateurs !

« — Hé ! hé ! vous nous la baillez bonne...

« C'est bien moins cher que des acteurs !

« — Est-ce que ?... — Sans doute, la caisse

« De la marquise, en ce moment...

« — Positif que la maison baisse...

« — Un peu... — Beaucoup... — Enormément !

« — D'ailleurs on dit... Vraiment je n'ose...

« — Allez donc ! Nous sommes discrets...

« — ... Qu'elle est folle du Petit Chose...

« — Vous croyez?... — Moi, j'en jurerais...

« — Or, il a des dettes, et dame !...

« Vous comprenez... dans le besoin,

« Elle l'aide, par bonté d'âme...

« Et son âme l'entraîne loin.

« — Mais tout cela n'est rien encore...

« — Comment?... Vraiment?... que savez-vous?...

« — Ce cher marquis... (nul ne l'ignore)...

« Est mort... un peu vite, entre nous...

« — Oui!... jamais on n'a pu comprendre...

« — Singulière mort, en effet...

« — Eh quoi?... laisseriez-vous entendre

« Que la marquise?... — C'est un fait !

- 
- « Je le tiens d'une ancienne amie...  
« — La marquise, lasse de lui,  
« Aurait aidé?... — Quelle infamie !  
« — Bah ! tout est possible, aujourd'hui !
- « — D'ailleurs, rien ne m'étonne d'elle...  
« Avec les yeux d'acier qu'elle a...  
« — Et ce nez en bec d'hirondelle...  
« Jamais ça ne trompe, cela !
- « — Ah ! le monde est parfois étrange !...  
« — Si l'on ne fermait pas les yeux...  
« — Goûtez ce granit à l'orange...  
« J'en ai pris... C'est délicieux ! »

Ainsi va le bon *débinage* ;  
Ainsi, par petits mots jetés,  
Jabote, — simple badinage ! —  
Le chœur discret des invités.

Lentement, le salon se vide...  
Au départ, éloges nouveaux...  
Tout l'écheveau qu'on redévide...  
Enthousiasmes et bravos !

La marquise, joyeuse et preste,  
Grise de tant de compliments,  
— Fort honnête femme, du reste —  
Remonte en ses appartements,

Et l'an prochain, très rassurée  
Par ces suffrages indulgents,  
Donnera la même soirée...  
Où reviendront les mêmes gens.





## ROSES DE NICE

---

**D**ANS le jardin bien soigné,  
Bien peigné,  
De l'horticulteur en vogue,  
Les roses poussent par rangs  
Odorants,  
En ordre de catalogue.

Crac ! à peine aperçoit-on  
Un bouton,

Qui, près de s'ouvrir, se penche,  
Qu'un sécateur magistral  
Et brutal  
Vient, brille au soleil... et tranche.

Alors c'est l'entassement  
Déprimant  
Pêle-mêle, au fond des boîtes ;  
C'est, dans le *Rapide* ardent,  
Trépidant,  
Le heurt aux planches étroites ;

C'est, en ces frères cercueils  
Où les deuils  
Viennent en tas se confondre,  
La course vers le ciel gris  
De Paris,  
Ou vers les brouillards de Londre ;

C'est l'arrivée au matin  
Incertain,

Dans le brouhaha des gures,

Puis le douloureux cabot

Du grand trot

En des camions barbares ;

Enfin, parmi les velours

Aux pils lourds,

Les satins et les peluches

De quelque salon doré,

Encouré

De coûteuses fantaisies,

C'est le triomphe éclatant

D'un instant...

La femme couronné...

Un air de sa voix froide

Et le dé,

Comme un effluve.

HARVARD COLLEGE LIBRARY · WIDENER LIBRARY



Roses aux corselets verts  
Entr'ouverts  
Par des guimpes satinées,  
Las ! hélas ! pourquoi faut-il  
Qu'à l'exil  
L'homme vous ait condamnées ?

Vous étiez si bien là-bas  
N'est-ce pas,  
Sous vos perles de rosée,  
Quand, à l'heure du réveil,  
Le soleil  
Dorait la mer irisée ?

Si bien aussi quand midi  
Engourdi,  
De langoureuses caresses  
Vous abreuvait largement,  
En amant  
Prodigue de ses tendresses ?

---

Si bien, si bien, quand, sans bruit,  
Chaque nuit  
Vous entourait de son voile  
Et que vous sentiez sur vous  
Fixe et doux  
Tomber un regard d'étoile ?

Là-bas, dans l'air tiède et pur,  
Dans l'azur  
Que toute journée amène,  
Vous auriez pu, sans nuls soins,  
Vivre au moins  
Vos cent ans... une semaine !

Mais dans nos coins étouffés  
Surchauffés,  
Où flotte une âcre poussière,  
Où les grands rideaux frileux,  
Onduleux,  
Vous marchandent la lumière ;

Dans les logis étriqués,  
Complicqués  
Des villes aux ciels moroses,  
Quel mystérieux et noir  
Désespoir  
Doit vous prendre, ô pauvres roses !

Aussi vous voit-on souffrir  
Et mourir,  
Courbant vos tiges fluettes,  
Et rouler sur les tapis  
Assoupis  
Comme des larmes muettes...





## A UNE JEUNE FILLE

### LA VEILLE DE SON MARIAGE

---

**O**R çà, vous allez donc — ô ma petite amie ! —  
Vous que je fis, enfant, sauter sur mes genoux,  
Prononcer, d'une voix plus ou moins raffermie,  
Le « Oui », le « Oui » fatal qui vous donne un époux.

Sur ce petit mot-là, si rapide et si grave,  
Vous allez, dès demain, vous unir à celui  
Qui vous semble, entre tous, beau, tendre, noble et brave...  
Et pour vous le grand jour du mariage a lui !

Regardez : pour fêter votre frais hyménée  
La nature sourit harmonieusement,  
Et le divin printemps, jeunesse de l'année,  
A votre jeune amour offre un cadre charmant.

Paris, sortant enfin d'un long hiver morose,  
Revêt un gai manteau fait de mille couleurs ;  
Des nuages légers flottent dans le ciel rose...  
C'est le temps des rayons, des chansons et des fleurs.

A l'hymne universel de la nature en fête,  
Aux chants harmonieux des plaines et des bois,  
Moi — que pour mes péchés le ciel a fait poète —  
Moi, votre vieil ami, je viens mêler ma voix.

J'appelle de tout cœur sur votre tête blonde,  
Sur l'auréole d'or de vos cheveux tressés,  
La somme de bonheur la plus grande en ce monde.  
Et l'accomplissement des rêves caressés.

---

Ah ! ces rêves exquis, rêves de jeune fille,  
Ils se ressemblent tous un peu, j'en suis bien sûr,  
Et doucement éclos au sein de la famille  
Vont au même horizon, montent au même azur.

Oui, toutes, vous rêvez, en vos âmes sereines,  
L'idéal absolu du mariage humain :  
Partage de bonheurs et partage de peines ;  
Beaux songes sans réveil, beaux jours sans lendemain !

Oui, pressentant trop bien vos faiblesses de femme,  
Toutes vous l'appellez, ce bienfaisant appui  
D'un compagnon dont l'âme est la sœur de votre âme,  
Et qui se donne à vous en vous prenant à lui !

Et plus encor, malgré ses tristesses amères,  
Son mystère à vos yeux étrange et redouté,  
O vous que le ciel fit pour devenir des mères,  
Vous rêvez au bonheur de la maternité.

Vous en voulez à vous, de ces chérubins roses...

C'est là votre désir entre tous triomphant.

Dieu met un complément suave à toutes choses :

A la fleur, le parfum ; à la femme, l'enfant !

A vous le vrai bonheur, le seul que rien n'entame,

Fait d'estime profonde et de nobles amours :

Adieu, petite fille !... Et salut à Madame,

Madame dès demain, Madame pour toujours !





## LES CHORISTES

---

**A** INSI que dans un oratoire  
Aux grands classiques consacré,  
Le dimanche, au Conservatoire,  
Sur un fauteuil mal rembourré,

Flanqués de leur progéniture  
Les bourgeois viennent, épris d'art,  
Oûir de savantes mixtures,  
Mendelssohn, Schumann ou Mozart.



Au fond, contre le mur de plâtre  
Orné de motifs pompéiens,  
S'agglomère en amphithéâtre  
L'orchestre des musiciens,

Et plus bas, sur l'estrade étroite,  
Par bancs correctement placés,  
Dames à gauche, hommes à droite,  
Les choristes se sont tassés.

On les voit, assis par rangées,  
Comme harengs empaquetés,  
Attendre, figures figées,  
Le signal qui dira : Partez !

Tels que des pantins lorsqu'on touche  
A leur ressort mystérieux,  
Tous ensemble ils ouvrent la bouche,  
Tous ensemble ils lèvent les yeux,

Et sous la main savante et sûre  
Qui dirige le mouvement,  
Les voilà partis en mesure  
Et s'essouffant conjointement.

\*  
\* .

Parmi tous ces humbles artistes  
Passant avec docilité  
Des *andantes* graves ou tristes  
Aux *allegros* pleins de gaité,

Combien, avant que les années  
Aient jeté leurs espoirs à bas,  
Rèverent d'autres destinées  
Faites d'ivresse et de combats !

Avant que le premier déboire  
Ait pu les effleurer encor,  
Combien ont entrevu la gloire  
Les coiffant de son laurier d'or !

En ces têtes si rapprochées  
S'agitant d'un rythme pareil  
Que d'espérances desséchées,  
De songes au triste réveil !

Ce petit homme frêle et mince  
Dont la voix chevrotte en montant,  
Sur maint théâtre de province  
Eut plus d'un succès éclatant,

Et devant des salles charmées  
Qui l'électrisaient d'un bravo  
Tint des Juliettes pâmées  
Sur son pourpoint de Roméo.

Ce géant joufflu, rouge et chauve,  
A rude barbe poivre et sel,  
Sous le justaucorps de cuir fauve,  
Hurla jadis : « Je suis Marcel ! »

---

Ou, Méphistophélès aimable,  
Diable galant et cavalier,  
Trouva plus d'un cœur inflammable  
A Bordeaux comme à Montpellier.

Et parmi les dames, à gauche,  
Voyez-vous, dans les soprani,  
Cette tête pâle où s'ébauche  
Un sourire mal défini ?

Puis derrière, une forte brune,  
Aux rangs des contraltos puissants  
Montrant sa face en clair de lune  
Et ses appâts rebondissants ?

La première fut Ophélie  
Ou Marguerite... pas longtemps,  
Car sa voix bien vite affaiblie  
Connut les « trous » inquiétants ;

L'autre fit plus d'une conquête  
Parmi les garnisons, jadis,  
Et dans la *Fidès* du Prophète  
Béni quatre cents fois son fils.

Le plus grand nombre n'a pas même  
Connu, fût-ce pour un moment,  
Le succès, l'ivresse suprême  
D'un premier applaudissement...

Il a fallu peiner pour vivre,  
Courir le cachet fugitif,  
Par le froid, la neige et le givre,  
Frapper le sol d'un pied hâtif ;

Subir, matin et soir, sans trêve,  
Pour quelques misérables francs,  
Les rebuffades de l'élève,  
Les arrogances des parents ;

---

Dans un théâtre, sur les planches,  
Quand on a l'esprit sombre et las,  
Parader en des robes blanches  
Sous de grotesques falbalas ;

Pour les hommes, dans quelque église,  
Être chantre, et dévotement  
Passer, sans rien qui scandalise,  
De la noce à l'enterrement...

Oui, ce chemin étroit et sombre,  
Si loin des songes caressés,  
La plupart l'ont suivi, dans l'ombre,  
Et leurs membres en sont lassés...

Mais si leur pauvre vie est pleine  
De labeur et d'obscurité,  
Ils peuvent, pour prix de leur peine,  
Lever le front avec fierté.

Ennoblis par la tâche à faire,  
Les pieds crottés, mais l'âme au ciel,  
Ils ont, dans leur modeste sphère,  
Travaillé pour l'Art immortel !

Oublieux des destins revêches  
Dont ils se virent accablés,  
Ils jettent, dans les âmes fraîches,  
Les grains d'où germeront les blés.

Maitres jusqu'alors sans histoire,  
Peut-être un jour — ô jour heureux ! —  
Feron-ils naitre quelque gloire  
Dont un rayon sera pour eux...

\*  
..

Aussi, lorsque vos groupes tristes  
Au vague et multiple regard  
Montent sur l'estrade, — ô choristes,  
Soldats anonymes de l'Art, —

---

Et vers la place dévolue  
Se dirigent, de rangs en rangs,  
Du fond du cœur je vous salue,  
Humbles, à l'égal des plus grands !









## LES FLEURS

---

**J**ETANT leur fantaisie exquise de couleurs  
A l'étalage des fleuristes,  
Elles sont tour à tour ou joyeuses, ou tristes...  
Les fleurs.

Joyeuses, elles vont porter les mots frôleurs  
A l'oreille des bien-aimées,

Disant bonheurs, espoirs, ivresses enflammées...

Les fleurs.

Tristes, elles s'en vont mourir, vagues pâleurs,

Dans la nuit des tombes glacées,

Disant désespoirs, deuils, soupirs, âmes blessées..

Les fleurs.

Joyeuses, elles vont par groupes enjôleurs

Briller en nos fêtes frivoles,

Disant luxe, plaisir, insouciances folles...

Les fleurs.

Tristes, avec novembre elles viennent en pleurs

Dire les chers anniversaires,

Les souvenirs aimés et les regrets sincères...

Les fleurs.

---

Ainsi, s'associant aux chagrins, aux douleurs,  
Suivant que le veut notre envie,  
Elles sont nos témoins et nos sœurs dans la vie,  
Les fleurs !







## LE BONJOUR AU MONSIEUR

---

**E**T comme j'arrivais, ponctuel invité,  
Dûment ganté, frisé, pommadé, cravaté,  
A l'heure du diner — sept heures et demie —  
Dans le hall somptueux de la maison amie,  
Les enfants du logis, frère et sœur, l'air guindé,  
Vinrent « dire au Monsieur » le bonjour commandé.

L'un et l'autre, ennuyés de ce devoir morose,  
Me tendaient vaguement un front distrait et rose...  
J'y posai deux baisers qu'ils ne sentirent pas.  
Puis, la tâche achevée, ils s'enfuirent là-bas

D'un seul bond, pour causer et rire en tête à tête,  
Sans plus se soucier de la caresse faite.  
Qu'importe, n'est-ce pas, à ces heureux élus,  
Un sourire, un baiser, ou de moins ou de plus ?

Et voici que soudain revint en ma pensée  
Très net, un souvenir de la saison passée.

Par une après-midi d'été, je cheminai  
Sur une route grise, au fond du Bourbonnais.  
Accablé de chaleur, aveuglé de lumière,  
J'avisai la fraîcheur sombre d'une chaumière,  
Et j'entrai. Dans le fond, un enfant mal vêtu  
Me regardait, les yeux pâles, le front têtue,  
Bon visage pourtant, appelant l'embrassade.  
Aussi j'allai vers lui, malgré l'accueil maussade  
Qu'il me faisait, blotti dans un recoin obscur,  
Entre la cheminée immense et le vieux mur.  
Mais comme j'arrivais, pris d'une peur subite,  
A la hauteur du front levant le bras bien vite

D'un geste naturel, qu'on devinait fréquent,  
Il s'enfuit loin de moi, criant et suffoquant.  
Je m'étonnai d'abord... Mais j'aperçus la mère,  
Paysanne au profil dur; à la bouche amère,  
Horrible virago qui n'avait rien d'humain,  
Dont le cœur devait être aussi sec que la main...  
Et je compris.

Sevré d'amour et de tendresse,  
Vivant parmi les coups, ignorant la caresse,  
Le petit gars, inculte et sauvage à demi,  
En tout nouveau venu flairait un ennemi.  
Oh ! celui-là, jamais il n'avait pu connaître  
Ni les soins entourant le fils qui vient de naître,  
Ni, près du frais berceau tout doré de soleil,  
Le sourire joyeux qui guette son réveil ;  
Ni les précautions d'une mère attentive  
Qu'on sent autour de soi, tendre, indulgente, active,  
Évitant tout chagrin à l'être bien-aimé ;  
Ni la tranquillité du logis bien fermé ;



Ni, pendant les moments de chagrins ou de fièvres,  
Cette fleur du baiser montant du cœur aux lèvres !

Quoi ! rien de tout cela, jamais ! Ah ! songez-y,  
Trop fortunés enfants dont l'unique souci  
— Enfants riches, enfants choyés, enfants qu'on aime, —  
Est de vous amuser, et toujours, et quand même ;  
De chercher un sourire en tout, et de saisir  
A pleins doigts le furtif papillon du plaisir !  
Oui ! dans un cadre exquis de bien-être et de joie,  
Quand, vêtus de velours, enrubannés de soie,  
Vous tendez « au Monsieur » vos petits fronts blasés  
De la pluie incessante et tiède des baisers,  
Pour ne mépriser point la caresse légère,  
Dont vous frôle, en passant, une bouche étrangère,  
O vous, qui d'être aimés parfois vous sentez las,  
Songez, songez à ceux que l'on n'embrasse pas !





## LES GRAND'MÈRES

---

**A**u bois, dans les routes tranquilles,  
Avant l'heure où, par longues files,  
Viennent les mondains triomphants,  
Les bonnes grand'mères seulettes  
S'en vont, minces ou rondelettes,  
Promener leurs petits-enfants.

La nourrice ou la gouvernante  
Les suit d'une marche trainante,  
Les bras ballants, le nez au vent,  
Tandis que, propres et bien sages,  
En rang, comme des jeunes pages,  
Les petits trottent par devant.

Bientôt on avise une allée  
Pas trop à l'ombre, bien sablée ;  
On s'arrête, et l'on va chercher  
Dans le coupé qui stationne  
Les larges pliants en cretonne  
Sous les jambes du vieux cocher.

Et là, sans penser à grand'chose,  
On s'installe, on respire, on cause,

---

— Menus sujets cent fois traités ! —

Les nourrices sont écarlates...

Les bonnes mamans sont béates...

Et les petits font des pâtés.

O bonnes grand'mères chéries,

Parmi ces verdure fleuries

Dont s'ombragent vos blancs cheveux,

Goûtez-les, ces heures suaves,

Et soyez doucement esclaves

Du blond tyran qui dit : « Je veux ! »

D'un regard qui vit tant de choses

Caressez-les, ces bébés roses !

Contemplez bien leurs traits aimés,

Pour qu'un jour, quand en viendra l'heure,

Fidèle, l'image demeure

En vos yeux à jamais fermés !

Oui, soyez faibles, soyez lâches !  
Méprisez les maussades tâches  
Et les principes rigoureux...  
Ne songez, — faciles problèmes ! —  
Qu'à vous rendre heureuses vous-mêmes  
En rendant les autres heureux !

Jadis, jeunes femmes fêtées,  
Folles, rieuses, emportées  
Dans le tourbillon élégant,  
Que de fois êtes-vous venues  
Suivre ces mêmes avenues  
En quelque équipage fringant !

On vous admirait au passage,  
Et peut-être, sous le corsage,  
Votre cœur a-t-il palpité  
Quand un ami discret et tendre  
Qu'on attendait... sans trop l'attendre,  
Arrivait de votre côté.

---

Peut-être, de votre voiture,  
Tout heureuses de l'aventure,  
Descendiez-vous quelques instants,  
Et, sous l'ombre fraîche et complice,  
Écoutez-vous ces mots qu'on glisse  
A l'oreille, un soir de printemps...

Ils sont passés ces temps de joie !  
Mais qu'importe ? Dieu vous envoie,  
Pour éclairer vos derniers jours,  
D'autres bonheurs, d'autres tendresses...  
Et les enfantines caresses  
Valent bien les vieilles amours.

Pressant de vos lèvres fanées  
Ces fronts si purs où les années  
N'ont mis trace d'aucun émoi,  
Vous comblez ce désir suprême  
D'aimer toujours, d'aimer quand même,  
Que toute femme porte en soi !

Aussi, par les routes tranquilles,  
Avant l'heure où, par longues files,  
Viennent les mondains triomphants,  
O bonnes grand'mères seulettes,  
Allez, minces ou rondelettes,  
Promener vos petits-enfants !





## DIMANCHE AU BOIS

---

**A**ux Acacias, en files serrées,  
Se suivant ainsi qu'à l'enterrement,  
Les voitures vont, solennellement,  
Dans un poudroïement de vapeurs dorées.

Les pesants landaus, remplis d'étrangers  
— Moustaches d'ébène ou moustaches rousses —  
Croisent doucement, sans bruit, sans secousses,  
Les victorias aux ressorts légers.



Les appels stridents de la trompe en cuivre  
Éclatent du haut du *mail*, où l'on voit,  
Tel qu'un vol d'oiseaux perchés sur un toit,  
Un groupe de gens amusés de vivre.

Les saluts profonds comme des plongeurs  
S'échangent de l'une à l'autre voiture,  
Tandis que dans l'air part à l'aventure  
Le pif ! paf ! nerveux du tir aux pigeons.

C'est la fête calme et toujours réglée  
Du grand monde et du demi-monde, allant  
Trainer un ennui vague et nonchalant  
Sous les frais arceaux de la longue allée.

\*  
\* \*

Mais quand c'est dimanche, et qu'au ciel sans fond  
S'étendent des bleus cendrés de turquoises,  
On voit les bourgeois, avec leurs bourgeois,  
Sur les gazons clairs réunis en rond.

---

Le repas fini, bouteilles vidées,  
Ils demeurent là, tout l'après-midi ;  
Les hommes fumant d'un air engourdi ;  
Les femmes causant, veules, débridées.

Le petit dernier dans son berceau blanc,  
Sommeille, à l'abri des rayons barbares ;  
Les garçons bruyants s'essoufflent aux barres ;  
Les fillettes font sauter le volant...

Et sur tous ces gens — floraison humaine  
Dont chaque gazon semble pailleté —  
Comme un brouhaha, flotte la gaité  
Des cris contenus toute la semaine.

\*  
\* \*

Parfois, vers le soir, dans le ciel brouillé  
Des nuages gris frangés d'écarlate  
Montent lentement : un orage éclate...  
Voilà le terrain d'un coup balayé.

Tous, d'un même élan, grand et petit monde,  
Sous l'averse brusque ont fui lestement,  
Et c'est une course, un affolement  
A travers le bois que la pluie inonde.

Les chevaux cinglés filent sans retard ;  
Chapeaux sur le nez et nez sur leurs guides,  
On voit les cochers, fantômes humides,  
Disparaître au loin dans un fin brouillard ;

Comme des troupeaux surpris, les familles,  
Jupons retroussés, ombrelles au vent,  
Cherchent un abri proche et décevant  
Sous le dôme vert des frêles charmilles.

Mais bientôt le ciel s'est rasséréiné ;  
Tout s'est apaisé, vent, tonnerre et pluie :  
On sort de son gîte, on rit, on essuie  
Le jupon de soie un brin chiffonné ;

---

Droit sur son épaule, ainsi qu'une plume,  
Le père a posé l'enfant barbouillé...  
Et l'on s'en revient, par le bois mouillé,  
Vers le grand Paris dont le gaz s'allume.







## 14 JUILLET

---

**A**ux applaudissements des masses amusées  
Comme des serpents d'or, les actives fusées  
Poussent vers le zénith leur long col ondulé ;  
Elles montent très haut, toujours plus haut, demeurent  
Immobiles dans l'air, puis éclatent et meurent  
Dans l'éblouissement d'un panache étoilé.

Les flammes de Bengale et les feux d'artifice  
Éclairent tout à coup quelque vaste édifice,  
Masse blanche et tranquille au profil arrêté :

C'est, pendant un moment, un savant incendie,  
Un assaut furieux de lumière hardie...  
Puis tout s'éteint : plus rien — le deuil — l'obscurité.

Tel qu'un barreau d'argent qu'un géant écartèle  
Seul, le double rayon de la Tour en dentelle  
— Dentelle en rude fer, épinglée au marteau —  
Se meut en trépidant à travers le ciel sombre,  
Tourne, hésite, s'unit, s'arrête... et tranche l'ombre  
Avec la netteté vibrante d'un couteau.

Et tandis que, futile et joyeuse, la foule  
Se répand vers les quais et lentement s'écoule,  
Peuple de grands enfants gris de poudre et de bruit,  
Droit sur ce flot humain qui s'agite et qui passe  
Le phare de Paris veille et fouille l'espace,  
Comme un œil inquiet palpitant dans la nuit.





## PARIS LE MATIN

---

**C**ELLE-LA, c'est la fête intime et sans apprêts,  
Sans oriflamme tricolore,  
La fête de Paris s'éveillant dans l'air frais  
Au premier appel de l'aurore.

Fête exquise, où Belloir ne pose ni tréteaux,  
Ni mâts, ni velums, ni tentures ;



---

Mais où le clair soleil, en traits horizontaux,  
Glisse sur le zinc des toitures ;

Où, soulevant le voile étoilé de la nuit,  
Tel qu'un gavroche qu'on épie,  
Le matin se faufile et chatouille sans bruit  
Les flancs de la ville assoupie.

La voilà qui s'agite et très, très lentement,  
Encore lasse de la veille,  
Ouvre les yeux, hésite, et, dans un bâillement,  
Sourit à la clarté vermeille.

Bientôt, sur les trottoirs dont les minces traits blancs  
Encadrent les brunes chaussées,  
De rares passants vont, actifs ou nonchalants,  
D'allures lentes ou pressées.

---

Les lourds chariots pleins de gros blocs cahotés  
    Suivent leur chemin ordinaire ;  
Les laitiers, au galop de leurs chevaux crottés,  
    Passent dans un bruit de tonnerre.

D'un mouvement tranquille et lent, le balayeur  
    Accomplit sa tâche modeste,  
Et, dans le jour douteux, l'ombre du travailleur  
    S'ennoblit par l'ampleur du geste.

Sous les arbres feuillus des squares, les oiseaux  
    Joyusement chantent matines,  
Et les Buttes-Chaumont avec le parc Monceaux  
    Font un assaut de cavatines.

La Seine coule, en un ruissellement d'argent,  
    Entre les quais sombres et vides,  
Et là-haut, dans le ciel, un rayon s'allongeant  
    A casqué d'or les Invalides,

Oui, c'est la fête calme et douce du matin,  
Moitié sommeil et moitié rêve ;  
C'est, sous la claire brume aux reflets de satin,  
L'heure pâle où Paris se lève.





## TIR AUX PIGEONS

---

**U**NE après-midi tiède et grise...  
Pas de soleil et nulle brise.

Le ciel, d'un bleu noir incertain,  
Semble un grand dôme de satin,

Et l'air, où le corps se dilate,  
A des enroulements d'ouate...

Par ce temps câlin et berceur  
Tout est repos, calme, douceur.

Seule, une fusillade brève  
Trouble ce silence de rêve...

Tir aux pigeons. On aperçoit  
Sous la ligne mince du toit,

Ainsi que des marionnettes  
Dressant leurs découpures nettes,

Les tireurs corrects, buste droit,  
Se succédant au même endroit.

Tache sombre sur l'herbe verte  
Sitôt qu'une boîte est ouverte

---

L'oiseau s'envole épouvanté...

Mais le plomb l'a vite arrêté.

Humble petite chose molle

Tombe la pauvre bestiole...

Le chien l'emporte en gambadant

Et l'achève d'un coup de dent.

Et pendant des heures entières

Ces fusillades régulières

Mettent, par leur bruit sec et clair,

Comme un agacement dans l'air.

De cette inutile tuerie

L'âme vaguement attendrie,

On en veut à l'homme cruel

Qui, sous la douceur du grand ciel,

Fait des hécatombes suivies  
De ces pauvres petites vies

Et pour distraire un vague ennui  
Sème la mort autour de lui...





## CIRQUE D'ÉTÉ

---

**S**ous la caresse protectrice  
Des arbres au doux frôlement,  
Autrefois « de l'Impératrice »,  
Aujourd'hui « d'Été » simplement,  
  
Bourdonnant de polkas folâtres,  
Le Cirque, tel qu'un grand joujou,  
Dresse la blancheur de ses plâtres  
Et son toit luisant comme un sou.



---

Entre la grille minuscule  
Et les bons vieux chevaux de bois  
Tout le jour va, grouille et circule  
Le peuple des jeunes bourgeois :

Fillettes roses, bien peignées,  
Garçonnetts au jeu turbulent,  
Que les nourrices alignées  
Suivent d'un œil distrait et lent.

Le soir, quand les Champs-Elysées,  
Jusqu'en mai sombres et déserts,  
Voient les foules inamusées  
S'entasser aux cafés-concerts,

Le Cirque s'allume et flamboie  
A travers ses vitraux ardents,  
Enorme gâteau de Savoie  
Avec des chandelles dedans.

---

Evohé ! Messieurs de la gomme !  
Les samedis sont les jours chics...  
C'est là qu'il faut sucer la pomme  
Etincelante de vos sticks !

C'est là qu'il faut, belles « tendresses »,  
Devant les « rastas » éblouis,  
Arborer sur vos blondes tresses  
Des chapeaux de douze louis !

C'est là que dans les écuries,  
Pendant l'entr'acte, il faut savoir  
Prodiguer les agaceries  
Aux beaux messieurs en habit noir,

Et faire, douces tentatrices,  
Pousser au cœur du galantin  
La fleur des fugitifs caprices  
Parmi les odeurs du crottin !

Oui, c'est là qu'aux heures voulues  
Il faut vous montrer tout exprès,  
Pour qu'en des gazettes fort lues  
Demain on chante vos attraits ;

A la sortie, ô mes déesses,  
C'est là qu'il faut, par les loustics,  
Être prises pour des duchesses...  
Les samedis sont les jours chics !

\*  
\* \*

Quand l'été vers toi me ramène  
O vieux Cirque, je t'aime mieux  
Les autres jours de la semaine,  
Moins encombré, mais plus joyeux.

On peut, sans heurt et sans obstacle,  
Gagner sa place, et rencontrer  
Des gens venus... pour le spectacle,  
Sans nul souci de s'y montrer.

---

En ces foules plus réservées  
Que je retrouve plus souvent  
Les impressions éprouvées  
Lorsque j'étais petit enfant !

Bercé par la *Valse des roses*  
Qui tombe en perles du plafond ;  
Suivant, les paupières mi-closes,  
Un cheval qui galope en rond ;

Au clic-clac de la chambrière  
Crépitant par coups espacés,  
Je crois revenir en arrière  
Et revivre les jours passés.

Ah ! quelle ivresse bienheureuse  
Quand vite, bien vite, à mon rang  
Je grimpais, guidé par l'ouvreuse,  
Cette *Madone au petit banc* !

---

Plus muet qu'un frère trappiste,  
Le cou tendu, les doigts raidis,  
Comme j'attachais sur la piste  
Mes yeux par la joie agrandis !

Que tout me semblait admirable !...  
Les deux pitres enfarinés  
Avec les coups de pied au... râble,  
Et la tache de rouge au nez ;

Les chiens savants dressant leurs queues,  
Et groupés au premier signal ;  
Les singes en casaques bleues  
Qu'entraîne un galop infernal ;

Les bayadères court vêtues  
Le sourire aux lèvres figé,  
Prenant des poses de statues  
Pendant le repos obligé ;

Le postillon, le dos en boule,  
Les deux pieds comme écartelés  
Montant, descendant sur la houle  
Des quatre chevaux accouplés ;

Les gymnastes, vivante échelle,  
Château branlant de corps humains ;  
L'ours... oh ! *l'Ours et la sentinelle*,  
Drame applaudi par tant de mains !

Et surtout, droits dans leurs cravates,  
Sanglés en leurs habits trop longs,  
Plus corrects que des diplomates,  
La bande d'or aux pantalons,

Pommadés, frisés, pleins de grâce,  
Les écuyers silencieux  
Dont je demandais, à voix basse :  
« Maman, c'est-y des vrais messieurs ? »



Oui ! tout cet enfantin poème  
En moi semble ressuscité...  
Voilà pourquoi si fort je t'aime,  
O mon bon vieux Cirque d'Eté !

Ici-bas tout passe et tout lasse ;  
Tout change en mieux ou bien en mal...  
Seul, tu gardes la même place  
O temple auguste du Cheval !

Ces traditions immortelles  
D'un art restreint et défini  
Tu les maintiens dignes, et telles  
Qu'au temps de monsieur Franconi.

On ravagera des provinces ;  
Les ministères tomberont ;  
On verra, de princes en princes,  
Les couronnes changer de front...

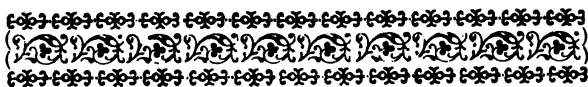
Qu'importe ! Ferme sur tes bases  
O Cirque, tu sauras toujours  
Montrer, parmi le flot des gazes  
Et le chatolement des velours,

Les bras tendus comme des ailes,  
Sous l'œil enflammé du pompier,  
D'intéressantes demoiselles  
Trouant des cerceaux en papier !









## FIN DE SAISON

---

**J**UILLET, répandant sa chaleur soudaine,  
Vide en quelques jours Paris engourdi ;  
C'est chez madame X..., la grande mondaine,  
Le dernier lundi.

Dans le vaste hall où les plantes vertes  
Tendent leurs rameaux fripés et malsains,  
On cause, affalés, fenêtres ouvertes,  
Parmi les coussins.

---

De grands souffles d'air, caresse bourrue,  
Jusqu'aux coins ombreux s'allongent parfois,  
Apportant l'odeur vague de la rue  
En pavé de bois.

Sur tous ces forçats du plaisir sans trêve,  
Flotte un spleen discret, correct et profond ;  
Leurs regards éteints, sans flamme et sans rêve,  
Montent au plafond.

Le vague dégoût des robes froissées,  
Et du compliment banal et pareil,  
Embrume les yeux des femmes, bercées  
D'un demi-sommeil.

Les hommes, lassés des cravates mises,  
Etouffent parfois un bâillement sourd,  
Et, sur le plastron luisant des chemises,  
Pleure un ennui lourd...

---

On a trop longtemps, toute cette année,  
Couru les salons, soigné son maintien,  
Causé tout le soir, toute la journée,  
De tout et de rien ;

On connaît les gens dans leurs moindres poses ;  
On dessinerait les plis de leur front ;  
On entend leur voix, et sur toutes choses  
Tout ce qu'ils diront ;

Dans l'air on croirait que volent encore  
Tous les compliments passés au tamis,  
Et servis à ceux qu'un soir on décore  
Du titre d'amis ;

Les propos sanglants, les potins farouches  
Lancés à mi-voix, d'un ton indolent,  
Là-haut, près du lustre, ainsi que des mouches,  
Tournent en sifflant...

---

Tout devient dégoût, ennui, lassitude...  
Un désir vous prend de s'enfuir au loin,  
D'oublier le monde et sa servitude  
Seul en quelque coin...

Oh ! n'entendre plus de paroles vaines !  
Jouer des grands bois, des clairs horizons,  
Marcher tout le jour par les vastes plaines,  
Sans voir de maisons !

Ou bien suivre au ciel des vols d'hirondelles,  
Allongé dans l'herbe, auprès d'un bon chien,  
Qui fixe sur nous ses grands yeux fidèles...  
Et ne vous dit rien !





## TRIOLETS DE DÉPART

---

**O** Parisiennes, mes sœurs,  
Arborez vos fraîches toilettes,  
Blanches, roses ou violettes,  
O Parisiennes, mes sœurs !  
L'été, prodiguant ses douceurs,  
Vous baise à travers vos voilettes...  
O Parisiennes, mes sœurs,  
Arborez vos fraîches toilettes !

---

A l'est, à l'ouest, au sud, au nord,  
Dispersez-vous, brunes et blondes,  
D'un bout à l'autre des deux mondes  
A l'est, à l'ouest, au sud, au nord !  
Qu'un vent joyeux tout droit au port  
Mène vos troupes vagabondes...  
A l'est, à l'ouest, au sud, au nord,  
Dispersez-vous, brunes et blondes !

Allez respirer le grand air  
Le long des plages consacrées ;  
Contemplez les vagues dorées  
Tout en respirant le grand air.  
Quatre heures de chemin de fer,  
Et vous voilà régénérées...  
Allez respirer le grand air  
Le long des plages consacrées.

Endormez-vous avant minuit  
Au chant des vagues cadencées

Délicieusement bercées ;  
Endormez-vous avant minuit.  
Pleines de chaleur et de bruit,  
Les fêtes d'hiver sont passées...  
Endormez-vous avant minuit  
Au chant des vagues cadencées.

Si la mer vous excite trop,  
Tournez votre vol vers la Suisse ;  
Vivez au bord d'un précipice,  
Si la mer vous excite trop.  
Buvez du lait, divin sirop  
Qui vous remet vite en nourrice...  
Si la mer vous excite trop,  
Tournez votre vol vers la Suisse !

Au son des cornets à bouquin  
Vous verrez se lever l'aurore  
Sur les blancs glaciers qu'elle dore,  
Au son des cornets à bouquin.



Vous descendrez, en casaquin,  
Les yeux gros de sommeil encore...  
Au son des cornets à bouquin  
Vous verrez se lever l'aurore.

Si le docteur l'ordonne ainsi,  
Qu'on aille aux eaux froides ou chaudes !  
Point de subterfuge ou de fraudes  
Si le docteur le veut ainsi.  
Que la douche au jet rétréci  
Vous allonge ses chiquenaudes...  
Si le docteur l'ordonne ainsi  
Qu'on aille aux eaux froides ou chaudes !

A la buvette, le matin,  
Prenez la boisson salulaire  
Selon le règlement austère,  
A la buvette, le matin.  
Tout en buvant, plus d'un *potin*  
S'envolera du fond du verre...

---

A la buvette, le matin,  
Prenez la boisson salulaire.

Dans le parc ombreux et sablé  
Jouez au *crockett* avec rage,  
Aux bravos de tout l'entourage,  
Dans le parc ombreux et sablé.  
Pour le *lawn-tennis* endiablé  
Qu'il vous reste un peu de courage...  
Dans le parc ombreux et sablé  
Jouez au *crockett* avec rage.

Bref, soignez-vous, reposez-vous !  
Mais amusez-vous davantage ;  
C'est le traitement le plus sage...  
Soignez-vous et reposez-vous !  
Lorsque le temps sera moins doux,  
Vite, vous reviendrez en cage...  
Soignez-vous et reposez-vous ;  
Mais amusez-vous davantage !

Et vous, frères parisiens,  
Suivez-les, ces oiseaux frivoles !  
Ne sont-elles pas vos idoles,  
A vous autres, Parisiens ?  
Leurs yeux, subtils magiciens,  
Savent rendre vos têtes folles...  
O mes frères Parisiens,  
Suivez-les, ces oiseaux frivoles !

Faites prestement vos paquets !  
Fourrez vos faux-cols dans vos malles...  
Pour les stations estivales  
Faites prestement vos paquets !  
Endossez les complets coquets  
Aux multiples diagonales...  
Faites prestement vos paquets !  
Fourrez vos faux-cols dans vos malles !

Paris vous a dit au revoir  
Et vous tire sa révérence

Tout en gardant bien l'assurance,  
Dans quelques mois, de vous revoir.  
Adieu donc !... Partez dès ce soir  
Pour l'étranger... ou pour la France...  
Paris, certain de vous revoir,  
Vous a tiré sa révérence !







## FENÊTRES CLOSES

---

**T**ANDIS que, dans leur gai château de Normandie,  
Les maîtres du logis finissent la saison,  
A Paris, le silence ouate la maison  
Depuis les derniers jours du printemps engourdie.

Aujourd'hui simple et chaste en ses atours d'été,  
Le grand salon, l'hiver tout bourdonnant de monde,  
Dans l'ensommeillement de cette paix profonde  
Lentement se refait une virginité.

---

L'heure n'anime plus les pendules muettes ;  
Les housses, ondulant comme des linceuls blancs,  
Recouvrent les divans aux coussins nonchalants,  
Les lourds fauteuils dorés et les chaises fluettes.

Le piano, touché par tant de doigts mignons,  
Repose dans un coin près d'une mandoline,  
Et, tout emmitouflé de raide mousseline,  
Le lustre, au lieu de bras, tend d'informes moignons.

De grands draps épinglés soigneusement voilée,  
La vitrine coquette — où les Saxes ténus  
Restent figés dans leurs sourires ingénus, —  
Se dresse avec un air vague de mausolée.

Au lieu du chaud tapis d'Orient où coulait  
Le fourmillement doux des légères chaussures,  
S'allonge un parquet sec, craquelé de gerçures,  
Où la poussière glisse et monte en bourrelet.

---

Veuves de leurs rideaux, les patères pointues  
Comme des dards aigus semblent sortir des murs,  
Et depuis trois longs mois, sous des linges obscurs,  
Se dérobe la fleur de marbre des statues.

En cette solitude et ce recueillement,  
Que trouble le seul bruit des fiacres dans la rue,  
A travers les volets une lumière crue  
Tombe, en minces rayons, silencieusement.

Et, sortant des pâleurs des housses demi-closes,  
Flotte une odeur de camphre et d'acre vétiver  
En ces mêmes recoins discrets, où tout l'hiver  
On a flirté, parmi les lilas et les roses.







# LES MOIS

SONNETS FANTAISISTES





## JANVIER

---

« **P**AR le flanc droit, en avant... arche!... »  
Commande une voix de stentor.

C'est le Temps, vieux tambour-major  
A la barbe de patriarche.

Dodelinant dans sa démarche,  
Sous son plumet d'argent et d'or  
— Neige et soleil — fier comme Hector,  
Il met toute l'Année en marche.

Regagnant son rang, chaque mois,  
Ainsi qu'un grognard d'autrefois,  
A son sac allonge une tape ;

Et prenant lourdement le pas :

- « Sacré métier, dit-il tout bas :
- « Premier Janvier ! Première étape ! »





## FÉVRIER

---

**F**ÉVRIER, gai comme pinson,  
Successeur de Janvier morose,  
Toi que le Carnaval arrose  
De son champagne polisson,

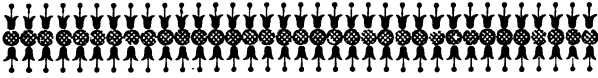
O Février, joli garçon  
Caché sous un domino rose,  
Ton nom coquet a quelque chose  
Et du sourire, et du frisson.

---

Dis, mon ami, d'où te vient-elle  
Cette belle joie immortelle  
Toujours folle et jeune toujours ?

— « La cause en est simple et certaine :  
« J'ai vingt-huit, parfois vingt-neuf jours...  
« Mais n'atteins jamais la trentaine ! »





## MARS

---

**P**AR le ciel qu'un pur rayon dore  
Ou que la neige fait tout blanc,  
Mars, guerrier superbe et galant,  
Traîne ses bottes de Pandore.

Un superbe amour le dévore  
Pour Vénus, au baiser troublant ;  
A ce baiser ensorcelant  
Il pense, pense... et pense encore !



Triste aujourd'hui, joyeux demain,  
Il va, court, lutine en chemin  
Les comètes déchevelées ;

Portant, brigadier sans pareil,  
Une tunique de soleil  
Et des galons de giboulées.





## AVRIL

---

**S**ous bois, par les sentiers charmants  
Où Corot met ses nymphes nues,  
Par les rêveuses avenues,  
Avril entraîne les amants.

A table, où les rôtis fumants  
Ont des tendresses bien connues,  
Pour fêter les Pâques venues,  
Avril installe les gourmands.

Mois amoureux et gastronome  
Ici-bas, il n'est aucun homme  
A l'abri de tes droits vainqueurs ;

Tu portes de doubles trophées :  
D'une main embrochant les cœurs,  
De l'autre des dindes truffées.





## MAI

---

**S**ORTEZ-MOI mon chapeau de soie,  
« Mon bel habit de drap d'Elbeuf...  
« Voici Mai, Mai tout flambant neuf ! »  
Disaient nos grands-pères en joie.

Le soleil change-t-il sa voie ?  
Chaque printemps, se croyant veuf  
De Phœbé, ronde comme un œuf,  
Est-ce des pleurs qu'il nous envoie ?

Dans notre moderne Paris,  
Mai, de rose est devenu gris ;  
Les clartés d'antan sont enfuies ;

Sur notre sol téléphoné,  
Mai, le joli mois pomponné,  
N'est qu'un marchand de parapluies.





## JUIN

---

**D**ANS les bois, le rossignol brode  
Son couplet rêveur et charmant...

« — Partons, chère ! c'est le moment !... »

— Avant le Grand-Prix !... Et la mode ? »

« — Fuyons la chaleur incommode,

« Paris et son étouffement...

— Avant le Grand-Prix ?... Non, vraiment !

« Le *Chic* le défend dans son code ! »

Qu'il fasse vent, pluie ou soleil,  
Le High life en éveil  
Pour partir, la patte levée,

Attends le moment ponctuel  
Où Juin, le jockey bleu-de-ciel,  
Franchit le poteau d'arrivée.





## JUILLET

---

**S**UR l'Océan ou sur la Manche,  
Dans le flot normand ou breton,  
Baigneur des plages de bon ton,  
Papa Juillet trousse sa manche.

— « Les pieds bien droits!... faisons la planche!... »  
Et papa Juillet, brun Triton,  
A travers le mince coton  
Tient Madame... près de la hanche,



---

Elle, prise en ce bras de fer,  
Rit de ses danseurs de l'hiver,  
Frêles papillons des soirées,

Et rêve au rude embrassement  
De Neptune, sauvage amant  
Des Néréides éplorées.





## AOUT

---

**S**UIVANT sa route accoutumée,  
Le soleil d'été triomphant  
Sur le sol qui craque et se fend  
Darde sa morsure enflammée.

Une pâle et chaude fumée  
Couvre Paris en l'étouffant,  
Et la ville, se dégrafant,  
S'étend, languissamment pâmée.

Le long des toits, le long des murs,  
Les rayons tombent, secs et durs ;  
Là-haut, dans son char qui poudroie,

Menant ses coursiers bondissants,  
Comme un cochèr de fiacre en joie  
Phœbus tape sur les passants.





## SEPTEMBRE

---

**L**A peau de tigre au corselet,  
L'arc tendu, les cheveux en tresse,  
Diane, vierge et chasseresse,  
Sort du hallier au grand complet.

Au bois, dont la fraîcheur lui plaît,  
Dès le matin, elle s'empresse :  
Et le soir, sa taille se dresse  
Fière, sur le ciel violet.

Aujourd'hui, sportswoman moderne,  
Elle parcourt tréfle et luzerne,  
Plaine et bois, chaumes et guérets;

On dit sa vertu moins farouche,  
Et qu'Actéon, quand il y touche,  
Ne devient cerf... que bien après.





## OCTOBRE

---

**A** DIEU les tendres bucoliques !...  
L'été s'efface et disparaît :  
Le vent fraîchit, et la forêt  
A pris des teintes métalliques.

Le soleil aux rayons obliques  
Brille plus doux et plus discret :  
Oh ! quel mystérieux attrait  
Ont les grands bois mélancoliques !

Aux champs, c'est le temps du travail :

Le blé, qu'on lance en éventail,

Tombe dans la terre entr'ouverte :

Et Pomone, aux rires légers,

Laisse flotter sa robe verte

Parmi les arbres des vergers.





## NOVEMBRE

---

**J**OUANT valets, bourgeois ou ducs,  
Sombres, comiques ou fantasques,  
Comédiens, vite à vos masques !  
Machinistes, vite à vos trucs !

Et vous, conscrits ou mamelucks,  
Jeunes ou vieux, nerveux ou flasques,  
Auteurs, lancez dans les bourrasques  
Vos produits puissants ou caducs !



Au rideau !... La saison commence.

Paris est un gavroche immense

Que séduit un simple rondeau :

L'affiche est là, le gaz s'allume,

Le critique aiguisé sa plume...

La saison commence... Au rideau !





## DÉCEMBRE

---

**P**ALE, languissante et fanée,  
La main froide comme un glaçon,  
Pâmée en son dernier frisson,  
Voici que meurt la vieille année.

Frais, rose, la peau satinée,  
Voici le Divin Nourrisson  
Qui dort, au bruit d'une chanson,  
Dans son étable illuminée.

O Décembre, toi qui finis  
Les jours détestés ou bénis  
De l'an fugace où la nuit tombe,

Tu montres ce tableau touchant :  
L'aurore en face du couchant  
Et le berceau près de la tombe.



# DÉPLACEMENTS D'ÉTÉ





## AU LAC DE GENÈVE

---

### I.

#### ARRIVÉE AU LAC

**O**ui, banal si l'on veut, très banal ; habité  
Par les premiers sujets du *Tout-Paris* d'été ;  
Bordé de châteaux forts aux tourelles étroites,  
De candides chalets frais sortis de leurs boîtes,  
De massives maisons découpant sur le ciel  
En larges lettres d'or l'éternel : *Grand-Hôtel* ;  
Oui, célébré souvent, en vers autant qu'en prose ;  
Peint sur les paravents avec un *Mont-Blanc* rose,

Des bateaux violets glissant sur le flot bleu,  
Et de longs peupliers tous à la queue leu leu ;  
Oui, photographié de cent mille manières,  
Plus connu que Chatou, plus fréquenté qu'Asnières ;  
Sillonné de blancs yachts et de steamers-joujou  
Portant un tas de gens qu'on vit « on ne sait où » ;  
Oui, le « déjà connu » sortant à votre approche  
Du moindre promontoire et de la moindre roche ;  
Oui, tout ce qu'on voudra, tout ce qu'on pensera...,  
Mais charmant à l'égal d'un décor d'Opéra  
Quand, au matin, quittant le wagon, on arrive,  
Les yeux gros de sommeil encore, à cette rive  
Délicieusement tranquille où le flot pur  
Met sous les arbres verts son liséré d'azur.

Dans ce grand parc anglais panaché de verdure,  
Au balancement doux et lent de la voiture  
Qui traîne derrière elle un nuage d'argent,  
On se laisse emporter — et le tableau changeant

---

Du grand lac, que blanchit une légère houle,  
Comme un panorama devant vous se déroule.

La côte de Savoie au profil tourmenté  
Se dresse à l'horizon en pleine majesté ;  
Sous les tièdes rayons du soleil bas encore,  
Le brouillard du matin s'entr'ouvre et s'évapore ;  
Tout est repos, silence et calme. On sent dans l'air  
Quelque chose de pur, de naïf et de clair.

Un parfum d'autrefois vous pénètre et vous grise :  
Entre les arbres verts bordant la route grise  
Corinne passerait, rêveuse, qu'on aurait  
Une surprise à peine, et qu'on la saluerait.  
Au balcon tout fleuri de cette maisonnette  
Ne vois-je pas Julie en jupon, en cornette,  
Qui dirige vers moi son regard langoureux,  
Et me maudit tout bas de n'être pas Saint-Preux ?  
Coppet ! — Dans un grand parc ombreux que l'on côtoie  
N'ai-je pas entendu comme un froufrou de soie ?



---

C'est madame de Staël qui passe, en discutant  
Avec Schlegel, Barante ou Benjamin Constant.  
Je relève les yeux... Là-haut, dans un nuage,  
J'aperçois vaguement une bizarre image :  
Deux ombres, deux vieillards, arrêtés en chemin  
Se parlent chapeau bas et la canne à la main...  
O réveil du passé, réveil plein de mystère !  
C'est Jean-Jacques Rousseau causant avec Voltaire.





II

SOUS UN PLATANE

**A** Vevey, classique séjour  
Des enfants d'Albion-la-Rousse,  
Nous avons passé, l'autre jour,  
Vous souvient-il ? une heure douce.  
Le ciel était plein de rayons,  
Le vent tiède, l'air diaphane :  
Et tranquillement nous causions  
Sous un platane.

Nous parlions de tout et de rien,  
Comme l'on fait alors qu'on cause  
Entre amis, et que l'entretien  
Va sautillant du noir au rose.  
Sur le lac, un fin bâtiment  
Glissait, vif comme une tartane...  
Ah ! qu'on devise aimablement  
Sous un platane !

Bel arbre que je vois encor  
Parmi sa crinière emmêlée,  
Laisant filtrer le soleil d'or  
En gouttelettes, sur l'allée...  
Sous ton ombrage souriant  
On eût rêvé quelque sultane  
Reine d'un pays d'Orient,  
O fier platane !

Hélas ! ton sort est plus banal,  
Car, sur cette côte encombrée,

---

C'est surtout à lire un journal  
Que sert ton ombre diaprée !  
On y remplace le Coran  
Par le *Moniteur de Lausanne*  
Ou le *Messenger du Léman...*  
Pauvre platane !

Mais ton rôle devient plus fier  
Et tu prends de justes revanches  
Quand les malades, chaque hiver,  
Viennent s'abriter sous tes branches.  
En ces lieux où l'air est si doux  
Ils arrivent par caravane,  
Et tour à tour, s'asseyent tous  
Près du platane.

Plus heureux, nous n'avons trouvé  
Sous ton dôme vert qui s'incline,  
Qu'un moment de repos rêvé,  
D'intimité tendre et câline ;

Un de ces trop rares moments  
Où, libre et léger, l'esprit plane...  
Reçois-en nos remerciements,  
O doux platane !

Nous retrouverons à coup sûr  
En suivant le cours des années,  
Un ciel aussi calme, aussi pur,  
D'aussi radieuses journées.  
Tout se renouvelle ici-bas...  
Pour refleurir le cœur se fane :  
Qu'importe !... On ne t'oubliera pas  
O cher platane !





III

TRAVERSÉE

**D**E la côte de Savoie  
Un lutin  
Souffle et met le lac en joie  
Ce matin.

Le flot frappant, ferme et clair,  
La jetée,  
Prend comme un faux air de mer  
Agitée.

Dans le port, les barques blanches,  
Se heurtant,  
Font un froissement de planches  
Crépitant.

De Lausanne, le vapeur  
Nous arrive :  
Partons et gagnons sans peur  
L'autre rive !

Tiens ! tiens !... Mais c'est un tangage  
Très heurté,  
Et je prévois un voyage  
Tourmenté.

Eh quoi ? Sur ce lac charmant,  
Sans malice,  
Se peut-il qu'un seul moment  
On... pâlisse ?

Peut-on, sur cette cuvette  
Du Léman,  
Craindre ce mal... où vous jette  
L'Océan ?

Je regarde autour de moi,  
J'examine :  
Les passagers ont, ma foi,  
Triste mine !

Dans sa longue redingote  
Un quaker  
D'une main tremblante annote  
*Boedeker* ;



Plus loin, tout un lot d'Anglais  
    Au teint pâle,  
Sans bouger, regarde les  
    Flots d'opale ;

Un Italien bravache  
    Au départ  
Tord maintenant sa moustache,  
    Peu gaillard ;

Plus loin, un gros Allemand,  
    Lourde boule,  
Dans son plaid incessamment  
    Tourne et roule ;

A l'arrière — le pauvre homme ! --  
    Perrichon  
De banc en banc glisse comme  
    Un bouchon ;

---

Et l'orchestre de l'avant,  
Qui besogne,  
Jette des couacs au vent  
Sans vergogne.

Mais qu'aperçois-je — ô surprise ! —  
Sans entrain,  
Le nez long, la mine grise,  
Tartarin !

On sent au fond de ses yeux  
Un grand vague...  
Il se penche, soucieux,  
Vers la vague...

Puis, au bout d'une seconde,  
A mi-voix :  
« Moi qui fis le tour du monde  
« Quatre fois !

« En mer, rien, houle ou ressac,

« Ne m'effleure...

« Mais ces eaux douces de lac

« Ça m'écoeure !!! »





## A LA MER



### I

#### BAINS DE MER

**A**u mois d'août, quand chacun rôtit,  
Quand on a perdu l'appétit,  
Quand Paris semble trop petit,  
On court aux gares, on s'entasse  
Coude à coude, en chemin de fer,  
Pour se rendre à la « grande tasse » ...  
C'est la saison des bains de mer.

De Saint-Jean-de-Luz à Calais,  
On voit un tas de gens très laids  
Qui barbotent par chapelets  
Sur les flots que le soleil dore...  
Et sous les flots, par Jupiter!  
On en découvrirait encore...  
C'est la saison des bains de mer.

Pâles habitants des cités,  
Ils livrent leurs corps déjetés,  
Leurs maigreurs, leurs rotondités  
Aux baisers transparents des vagues,  
N'ayant, pour cacher tant de chair,  
Que des tissus minces et vagues...  
C'est la saison des bains de mer.

Pour voir tous ces gens nageoter,  
S'agiter, sauter, gigoter,  
D'autres gens viennent se poster  
En demi-cercle, sur la grève,

Ainsi qu'à l'Opéra l'hiver...  
Mais les yeux n'y sont pas, en grève !  
C'est la saison des bains de mer.

Les gens vêtus et bien à sec  
Contemplant les autres avec  
Les cheveux remplis de varech  
Sortant piteusement de l'onde ;  
Et pour peu que l'on ait du flair  
On connaît à fond tout son monde  
En quelques jours de bains de mer.

Ces dames du quartier Marbeuf,  
Les estomacs tendus en œuf,  
Entrant dans l'eau, font l'effet « bœuf »  
Qui centralise les lorgnettes ;  
Mais en sortant, — déboire amer ! —  
Plus que deux pauvres castagnettes...  
Ça, c'est l'ennui des bains de mer.

Les suaves « Petits Vernis »,  
Prenant des poses d'Adonis,  
Croisent leurs biceps racornis,  
Tendent leurs mollets en bobine ;  
Mais leur port est un peu moins fier  
Quand ils rentrent dans leur cabine...  
C'est la faute des bains de mer.

Près de ces héros de romans,  
Des rondes de grosses mamans,  
Soufflant comme des caïmans,  
Poussent des cris de chien qu'on fouette ;  
Et des gamines au teint clair  
Sautillent en faisant trempette...  
C'est la saison des bains de mer.

Calmes parmi ces agités,  
Placides parmi ces gaités,  
Les baigneurs, gaillards bien plantés,

---

Aux mains solides et liantes,  
Soupèsent, sans en avoir l'air,  
Les... mérites de leurs clientes...  
C'est le profit des bains de mer.

Ainsi tout le long du mois d'août,  
D'un bout du monde à l'autre bout,  
On voit des gens dans l'eau partout...  
Ainsi l'humanité vannée  
Par un surmenage d'enfer  
Va se « retaper » chaque année  
A la saison des bains de mer.







## II

### SUR LA FALAISE

**A**SSIS sur la falaise et dominant la grève,  
Je me laisse bercer au hasard de mon rêve.

C'est l'été, c'est la douce et splendide saison...  
Le brouillard du matin estompe l'horizon.

Il traîne, sur la mer tranquille et pailletée,  
Le mystère léger de sa gaze argentée.

A mes pieds le village encor tout endormi  
Avec ses toits pointus n'apparaît qu'à demi ;

---

Derrière moi, plus près, la plaine immense et nue  
Fuit, sous les crêpes gris de la brume ténue ;

Mes yeux appesantis peuvent à peine voir  
Un bois, dans le lointain, formant un long trait noir.

Tout se tait. La nature alanguie et dolente  
Semble se recueillir dans une vague attente...

Comme elle, mon esprit engourdi de sommeil,  
Ne se réchauffera qu'aux baisers du soleil.

Et le voilà qui vient, le voilà, blond et pâle,  
Trouant le voile obscur d'une étoile d'opale...

Et l'étoile grandit, grandit... comme un œil pur  
Là-haut, timidement, sourit un coin d'azur.

Le brouillard déjà clair devient plus clair encore,  
S'entr'ouvre, s'amointrit, s'élève, s'évapore...

---

Le grand soleil vainqueur, le bon soleil d'été  
Etale largement sa fière majesté,

Et verse sur la mer et sur la côte entière  
Un éblouissement de vie et de lumière...

Réchauffe-toi, mon âme, à ce foyer béni !  
Enivre-toi d'azur, plane dans l'infini !

Par delà les forêts, les fleuves et les plaines  
Envole-toi bien loin des tristesses humaines !

Monte au pays du Rêve et du pur Idéal  
Que n'a point desséché le souffle ardent du Mal ;

Où l'honneur est un dieu, la justice est un culte...  
Où l'on maudit la haine, on méprise l'insulte...

Où les hommes, unis par un noble lien,  
N'ont qu'un seul but : le Beau ; qu'un seul désir : le Bien ;

Honorent la vertu, ne cherchent qu'elle en elle,  
Et l'aiment... pour l'aimer, et parce qu'elle est belle !

. . . . .  
Soudain, troublant mon rêve, un léger sifflement  
Arrive à mon oreille : « Assez de sentiment !

« Les hommes, tu le sais, bien qu'ils se disent frères,  
« Ont, pour s'aimer ainsi, trop d'intérêts contraires.

« Malheureux de tout temps, ils seront malheureux  
« Toujours ; ton beau pays reste fermé pour eux... »

Qui parle ?... — C'est, dans l'air, une mouette blanche  
Passant en tournoyant près du rocher qui penche...

O pur et frêle oiseau, sois-nous plus indulgent...  
Ou donne-nous ton vol et tes ailes d'argent !





III

PETITE PLAGE

**L**A plage, très peu fréquentée,  
Est un bon « petit trou pas cher » ;  
Des rochers, un bout de jetée,  
Et pour quarante sous de mer.

Un hôtel de simple apparence,  
Mais bon, en somme, et rappelant  
L'auberge de la vieille France,  
*Soleil d'Or* ou bien *Cheval Blanc*.

---

Point de garçons d'aspect morose,  
L'habit graisseux et l'air grognon...  
Mais la servante accorte et rose  
Que l'on appelle par son nom.

Pour le bain, point de galerie  
Et point de public débiteur ;  
Tout se fait sans coquetterie,  
A la douce, au petit bonheur.

Cinq ou six modestes cabines  
Qu'on occupe « chacun son tour »,  
Tandis que bambins et bambines  
Font des pâtés de sable autour ;

Un seul baigneur... qui baigne à peine,  
Etant gris la plupart du temps,  
Et dont la fantastique haleine  
Terrasse les mieux résistants ;

9.

---

Une douzaine de bourriques  
Pour « promenades en forêt »,  
Le dos zébré de coups de triques,  
Maigre échine et pauvre jarret ;

Deux voitures, break et calèche,  
Qu'un jour sur cinq on peut avoir ;  
Pas de poisson, toute la pêche  
Filant vers Paris chaque soir ;

Le Casino, simple baraque  
Où l'on écorche de l'Auber ;  
Un parquet de bois blanc qui craque...  
C'est un bon petit trou pas cher.

..

A l'hôtel on vit pêle-mêle...  
On entend, à travers le mur,

Le « hi ! hi ! » de l'enfant qui bêle,  
Le ronflement de l'homme mûr.  
Vingt fois par jour on se rencontre ;  
On se règle, matin et soir,  
Aux heures d'une même montre ;  
On se voit sans vouloir se voir.

Sans rechercher leur connaissance  
On connaît les gens malgré soi ;  
Chacun se sent dans la puissance  
De tous, — et sans savoir pourquoi.

Ainsi que l'écureuil en cage  
Qui tourne dans le même rond,  
On se meut en ce marécage  
Un voile d'ennui sur le front.

On s'irrite, on ronge sa chaîne ;  
On maudit son destin amer...



---

En quinze jours, on prend la haine  
De ce bon petit trou pas cher.

\*  
\*  
\*

On reste pourtant, l'âme lasse,  
Incapable du moindre effort, .  
Et toujours, sans changer de place,  
On vit, on mange, on boit, on dort.

On devient « bête d'habitude » ;  
Abdiquant toute volonté,  
On goûte la béatitude  
D'un quotidien farniente.

Tout le jour en flanelle tendre  
Souple aux membres et fraîche aux yeux,  
Sur le sable, on aime à s'étendre  
En un repos délicieux ;

---

Pour alléger le temps qui dure  
Fumant beaucoup, rêvant un peu,  
On laisse aller à l'aventure  
Blanche fumée et rêve bleu ;

On est tranquille, heureux en somme,  
N'ayant presque rien dans l'esprit...  
Et l'on se console de l'homme  
Quand la nature vous sourit.

Puis, parfois, le hasard propice  
Vous offre un petit « flirt d'été » ;  
On s'occupe à cet exercice  
De l'un et de l'autre côté ;

Sans en arriver... aux extrêmes,  
On trompe ainsi l'ennui des jours ;  
Ils sont, au fond, toujours les mêmes,  
Mais ils vous paraissent plus courts...

---

Bref, lorsque, la saison passée,  
On remonte en chemin de fer,  
On laisse un peu de sa pensée  
Dans ce bon petit trou pas cher.





## AUX EAUX

---

### I

#### LECTURE A L'OMBRE

**A** PRÈS de trop longs jours de tempête et de pluie,  
La nature s'apaise enfin, le ciel s'essuie,  
Et le soleil, dans l'air diaphane et subtil,  
Sourit, comme un joyeux ami, retour d'exil.

A ce pressant appel, de leurs malles mi-closes  
Les femmes ont sorti les robes blanches, roses ;  
Les chapeaux délicats — paille, plumes ou jais —  
Si légers à nos mains, si lourds à nos budgets,

Les ombrelles d'azur et les bottines frêles.  
Et les voilà, causant et caquetant entre elles,  
Sous les arbres du parc, près du kiosque vert  
Où, quatre fois par jour, flotte un vague concert.  
Moi, je m'assieds, un livre à la main, sous l'ombrage.

Mais pour lire, d'honneur, il faut un vrai courage,  
Car un désœuvrement doux et délicieux  
Vous berce, vous saisit, ferme à demi vos yeux...  
Le sang dort, plus tranquille, et la *bête* est contente.

Et ce rêve vous prend, vous sourit et vous tente :  
Ne plus rien demander au cerveau surmené  
Par le fiévreux travail d'un siècle condamné  
A progresser toujours, à produire sans cesse ;  
Acquérir la vigueur des membres, la souplesse ;  
Sacrifier l'esprit et ses troublants efforts  
A la virilité plus pratique du corps ;  
S'exercer dans les camps, fréquenter les gymnases ;  
Jongler avec des poids et non avec des phrases ;

Galoper tout le jour sur quelque ardent coursier ;  
Se faire un cœur de bronze et des poumons d'acier ;  
Lutter contre le Rêve... et pour prix de la lutte  
L'épanouissement bienheureux de la brute...

. . . . .  
. . . . .

Cependant le temps passe et la chaleur décroît.  
La musique a cessé. Assis au même endroit  
Je regarde le parc qui lentement se vide  
Et le soleil tout rouge à l'horizon splendide...  
O songeur obstiné ! Pauvre esprit de travers !  
Tu rêves gymnastique et tu fais quoi ? — Des vers !





II

A LA BUVETTE

**C**HIEVELURE noire et drue,  
Robe écrue,  
Bonnet blanc et col propre,  
Telle, près de la buvette,  
Mariette  
Chaque matin apparaît.

Grande et solide Auvergnate,  
Taille plate,  
Mains brunes et teint cuivré,

---

D'un mouvement monotone

Elle donne

Le verre d'eau mesuré.

Aux pieds de la rude fille

Tourne et brille

Papillotant au soleil,

La foule des baigneurs hâves

Et peu braves,

Les yeux tout gros de sommeil.

A cette heure matinale

On n'étale

Aucun costume galant ;

La plus fringante mondaine

Montre à peine

Son nez sous le voile blanc ;

Le vieux beau, qui croit encore

Qu'on l'adore,



Passé, le col retroussé,  
Et de vaporeuses blondes  
Pudibondes  
S'esquivent d'un pas pressé.

D'autres, moins coquets, s'attardent  
Et bavardent...  
Plus d'un risible potin  
Sorti d'une bouche folle  
Monte et vole  
Dans l'air léger du matin.

Puis ce sont des causeries  
Attendries  
Sur le mal dont on pâtit :  
Migraines et névralgies,  
Gastralgies,  
Manque ou perte d'appétit...

Cependant, robuste et fière,  
Régulière

---

En son geste répété,  
Mariette, souriante,  
Attrayante,  
Verse à longs flots la santé.

Et dans la lumière rose  
Qui l'arrose,  
Elle évoque à mon esprit  
La naïade poétique  
Et rustique  
De la source qui guérit.





### III

#### CONNAISSANCES D'EAUX

**D**ANS un remuement de chaises trainées  
Chacun s'est levé, l'estomac content ;  
Et par le salon aux teintes fanées  
Avant de sortir, on passe un instant.

On ne se connaît que d'hier à peine :  
Mais qu'importe ?... Aux eaux le temps ne fait rien.  
L'ennui vous rapproche, et rive une chaîne  
Qui dure fort peu, mais qui tient fort bien.

---

On parle tout haut, on crie, on s'appelle...  
On se prend la main, on se dit bonjour...  
« — Comment donc, mon cher ! — Oui, ma toute belle ! »  
C'est de l'amitié, presque de l'amour.

On fait maint projet de folles parties  
En breaks, en landaus, à pied, à cheval...  
Compliments sucrés... douceurs assorties...  
Tout est beau, charmant... C'est un vrai régal.

Entre gens d'esprit et « du même monde »  
— Car cela se voit dès le premier mot —  
Pourquoi s'éviter ? Entrons dans la ronde !  
S'ennuyer tout seul serait par trop sot !

Et l'on se recherche, on cause, on se livre...  
Dans le parc, aux jours les plus étouffants,  
On se prête ombrelle, éventail ou livre...  
Puis on laisse entre eux jouer les enfants.

Et plus tard, après la dernière douche,  
Quand vient le départ, ce sont mille cris,  
Mille beaux serments remplissant la bouche :  
« A Paris, alors ?... — Sans doute, à Paris ! »

\*  
\*

L'hiver a passé sans qu'on se revoie ;  
Le printemps venu, dans le monde, un soir,  
Cri d'étonnement plutôt que de joie :  
« — Vous ! c'est vous ! Ah ! quel plaisir de vous voir ! »

Trois ou quatre mots, et puis on se quitte...  
Et si quelque ami demande tout bas  
Quelle est la « personne », on répond bien vite :  
« Connaissance d'eaux... Je ne connais pas ! »



# FANTAISIES ET REFRAINS





## PREMIER FEU

(CHANSON PHILOSOPHIQUE)

---

**P**REMIÈRE sombre journée  
De cet automne au ciel bleu :  
Vite, dans la cheminée,  
Allumons un premier feu.  
La chaleur réjouit l'âme  
Et rend les membres contents...



Regardons prendre la flamme  
Et laissons couler le temps !

L'an dernier, à même date,  
J'avais — regrets superflus ! —  
Un an de moins à la patte,  
Au front, des cheveux en plus.  
Un an !... Bah ! cela ne compte  
Qu'à soixante-dix-sept ans...  
Regardons le feu qui monte  
Et laissons couler le temps !

Des gens pleins de défiance,  
En politiquant, le soir,  
Parlent de triple alliance  
Et voient l'avenir en noir.  
Bah !... Ces choses sont de celles  
Qui changent en peu d'instant...  
Regardons les étincelles  
Et laissons couler le temps !

---

Selon nos bons Pessimistes  
Les Français, rieurs jadis,  
Graves comme des Psalmistes,  
Chantent le *De profundis*.  
Bah ! je sais de par le monde  
Des gens gais et bien portants...  
Regardons la flamme blonde  
Et laissons couler le temps !

Un grand médecin atteste  
Avoir trouvé des secrets  
Grâce auxquels un homme reste  
Toujours vert, et toujours... frais.  
Peut-on, même très ingambe,  
Changer l'hiver en printemps?...  
Regardons le feu qui flambe  
Et laissons couler le temps !

Une jeunesse folâtre  
Veut, par de nouveaux moyens,

Renouveler le théâtre  
Et jeter Racine aux chiens.  
Bah !.. Petit bonhomme dure  
En dépit des mécontents...  
Regardons la flamme pure  
Et laissons couler le temps !

En musique, on apprécie  
Ce que l'on ne comprend pas,  
Et de vagues bruits de scie  
Pour certains sont pleins d'appas.  
Bah !... toute musique enfante  
Des sommeils... réconfortants...  
Écoutons le feu qui chante  
Et laissons couler le temps !

Du bout de leur plume fine  
Des romanciers fort instruits  
Creusent l'âme féminine  
Ainsi que l'on creuse un puits.

---

Gare à qui veut trop descendre  
En ces cœurs déconcertants...  
Regardons tomber la cendre  
Et laissons couler le temps !

J'entends bien des gens prétendre  
Qu'en ce monde plus clément  
Une humanité plus tendre  
S'entr'aime plus tendrement.  
Quoi ! des femmes sans embûches?...  
Des hommes toujours constants?...  
Regardons noircir les bûches,  
Et laissons couler le temps !

Enfin — tout bas j'en frissonne, —  
On dit que dans l'univers  
Bientôt personne, personne  
Ne voudra lire de vers !

Bah !... finissons sans rien craindre

Ces versiculets trottants...

Regardons le feu s'éteindre

Et laissons couler le temps !





## POUR LES JEUNES FILLES

---

**N**ON ! décidément ! C'est trop fort !  
Nous nous taisons, nous avons tort !  
On en prend vraiment trop à l'aise  
Avec nous, depuis trop longtemps...  
Allons ! Debout ! Tambours battants !  
Faisons notre quatre-vingt-treize !  
Dût-on m'accuser de chercher  
A troubler le sein des familles,  
Ma foi, tant pis ! — Je viens prêcher  
La croisade des jeunes filles !

Une croisade?... Oh ! oh !... Pourquoi ?...  
Comment ? Contre qui ? Contre quoi ?  
Contre les leçons de musique ?  
Contre ceux « qui ne dansent pas » ?  
Contre les mamans, les papas,  
Ou bien contre la République ?  
Non ! telles choses à nos yeux  
Ne sont que de pures vétilles...  
Les griefs sont plus sérieux  
Que formulent les jeunes filles !

Oui ! certes ! Nous visons plus haut !  
Apprenez-le : ce qu'il nous faut  
— Je vous l'avouerais sans emphase —  
C'est l'entière suppression  
De cette affreuse expression,  
De cette abominable phrase  
Qu'on nous décoche à tous instants  
Piquante comme un cent d'aiguilles,

Avec de grands airs importants :

« Ce n'est pas pour les jeunes filles ! »

Oh ! cette phrase !.. Oh ! ces sept mots,

Source constante de nos maux,

De nos irritations folles !

Oh ! cet axiome éternel

Qui tombe brusquement du ciel

Et coupe nos moindres paroles !

Ah ! combien de fois il nous fit

Le terrible effet des torpilles

Ce terme à tout jamais maudit :

« Ce n'est pas pour les jeunes filles ! »

Paraît-il quelque livre à clé

Dont le public affriolé

Se nourrit et se passionne ?

Voit-on au Théâtre-Français



Une pièce dont le succès  
Chaque jour grandit et rayonne ?  
« Je lirais bien ce livre-là...  
« Cette pièce est des plus gentilles...  
— Tout beau, mademoiselle... Holà !  
« Ce n'est pas pour les jeunes filles ! »

Oh ! les gants à seize boutons !  
S'enroulant comme des festons  
Autour d'un beau bras qu'on admire !  
Les manteaux de loutre, l'hiver !  
Et les diamants au feu clair  
Mettant à l'oreille un sourire !  
Oh ! lire les nouveaux romans  
Et ne plus danser de quadrilles !  
Quels plaisirs !... Quel rêves charmants !...  
— « Ce n'est pas pour les jeunes filles ! »

Oh ! pouvoir aller où l'on veut !  
Sortir seule, même s'il pleut,

---

Sans gouvernante tyrannique !  
Se tenir au courant de tout,  
Aller au spectacle... surtout  
Ailleurs qu'à l'Opéra-Comique !  
Connaitre le Palais-Royal !  
Voir des premières par flottilles...  
Quel paradis !... quel idéal !...  
— « Ce n'est pas pour les jeunes filles ! »

Non ! c'est trop fort, en vérité !  
J'ai le naturel entêté  
Plus qu'aucune fille de France,  
Aussi, par crainte de lenteurs,  
Aux députés, aux sénateurs  
J'irai dire avec assurance :  
Écoutez-nous, messieurs !... Au lieu  
De voter un tas de brouilles,  
Par grâce, occupez-vous un peu  
De la question : Jeunes filles !

A tous les auteurs je dirai :  
Il faut, messieurs, bon gré mal gré,  
Vous réformer, sans plus attendre ;  
Éviter ces sujets corsés  
Qui sont trop... ou bien pas assez...  
Enfin, vous devez me comprendre !  
Par des moyens simples et doux  
Du théâtre ouvrez-nous les grilles...  
Messieurs, messieurs, pensez à nous...  
Travaillez pour les jeunes filles !

Oui ! voilà quel est mon projet !  
Voilà l'intéressant sujet  
Sur lequel je veux qu'on m'écoute...  
Mais hélas ! je le dis bien bas...  
J'ai peur qu'on ne m'écoute pas  
Et crains de faire fausse route.

---

Tant pis !.. J'ai dit des vérités...

J'ai troublé le « sein des familles... »

Et flétri ces mots détestés :

« Ce n'est pas pour les jeunes filles ! »







## DODELINETTE

(BERCEUSE)

---

**P**AR la ville tout repose,  
Et la lune dans le ciel  
Coule son regard de miel  
Jusqu'à ta chambrette rose...  
Par la ville tout repose.

Do, do, ma Calinette,

Do, mi, sol, do...

Dodelinette...

Fais dodo !

Si ma fillette est bien sage

Je la mènerai demain

Voir, tout le long du chemin,  
Pousser les fleurs au passage...

Si ma fillette est bien sage !

Do, do, ma CálINETTE,

Do, mi, sol, do...

Dodelinette...

Fais dodo !

Si ma fillette est bien douce

Demain je lui donnerai

Un beau mouton tout doré

Couché sur un lit de mousse...

Si ma fillette est bien douce !

Do, do, ma CálINETTE,

Do, mi, sol, do...

Dodelinette...

Fais dodo !

Si ma fillette est gentille

Et ferme bientôt les yeux,

Au ciel, nous irons tous deux  
Cueillir l'étoile qui brille...

Si ma fillette est gentille !

Do, do, ma CálINETTE,

Do, mi, sol, do...

Dodelinette...

Fais dodo !

Si ma fillette est mignonne  
Et sourit dans son sommeil,  
Nous cueillerons le soleil  
Sans en rien dire à personne...

Si ma fillette est mignonne !

Do, do, ma CálINETTE,

Do, mi, sol, do...

Dodelinette...

Fais dodo !









## A L'ACADÉMIE

---

**P**OUR la réception d'un Tel  
Promu récemment immortel  
J'avais — honneur accidentel ! —  
Une bonne place « de centre » ;  
Grâce à mon précieux billet  
Perdu comme un grain de millet

Dans la foule qui babillait  
Doucement je me glisse, et j'entre...  
Ah ! que de monde, diantre, diantre !

Devant tout ce monde, hagaré,  
Je lance un douloureux regard  
Du côté de monsieur Pingard,  
Qui, me souriant avec grâce,  
Du fin bout de ses doigts discrets  
Me montre sur un banc, tout près,  
Contre une dame en chapeau frais  
Une place, une ombre de place...

— « Pardon, madame ! » Et je me tasse.

Sur ma banquette, au bout du rang,  
J'étais serré comme un hareng,  
Ou bien comme un vulgaire orang-  
Outang à l'étroit dans sa cage ;  
Pourtant je ne regrettais rien

---

Car ma voisine était fort bien :  
Jolis cheveux, charmant maintien,  
Taille pleine... sans rembourrage...

Et ça me donnait du courage.

Quand tout le monde fut tassé,  
Et bras à bras cadenassé,  
Un beau discours a commencé,  
Noblesse, grâce, humeur badine,  
Rien n'y manquait... C'était charmant.  
Un véritable enchantement.  
J'écoutais d'abord gentiment...  
Mais bien vite — qu'on m'assassine !... —  
Je fus distrait par ma voisine.

Pardonne-moi, grand Richelieu !  
Au lieu d'être attentif, au lieu  
De savourer, droit comme un pieu,  
Ce beau discours plein de faconde,

J'admiraïs un tout petit nez,  
Des traits gentiment chiffonnés,  
Des cheveux indisciplinés  
Frisant sur une nuque ronde...

Je vous ai dit qu'elle était blonde ?

Ce joli profil tentateur  
Se trouvant juste à la hauteur  
Du verre d'eau de l'orateur  
Hypnotisait mon œil en quête ;  
Le cœur troublé d'un vague émoi  
En cherchant l'un, bien malgré moi,  
Je rencontrais l'autre, et, ma foi !  
Tel qu'un bon chien, lorsqu'il arrête...

Je ne détournais pas la tête.

Pendant qu'avec grâce et douceur  
Là-bas, l'élégant bénisseur  
Enterrait son prédécesseur

---

Sous une avalanche de roses,  
Je humais l'enivrant parfum  
Qui du collet de loutre brun  
Sortait et vers mon nez à jeun  
Arrivait par petites doses...

Et je rêvais à bien des choses !

Le premier discours avalé  
Un autre orateur a parlé.  
Travail également perlé  
Et même élégance rythmique...  
Mais je n'écoutais toujours pas  
Et me disais tout bas, bien bas :  
« Ah ! quelle femme ! quels appas !  
« Quelle merveille anatomique...  
« C'est la Vénus académique ! »

Et pendant le second discours  
— Que ces discours me semblaient courts ! —

Je me réjouissais toujours  
De mon suggestif voisinage.  
J'entrevois de prompts succès,  
Je m'exaltais avec excès,  
Je palpiais, je frémissais  
Comme un amoureux à fleur d'âge...

Et je me mettais tout en nage.

La séance finit... trop tôt.  
En enfilant mon paletot  
Je *la* laissai, comme un vrai sot,  
Partir dans la foule animée...  
« Bah ! me disais-je, point d'efforts !  
Je la retrouverai dehors... »  
A mon tour je glisse et je sors...  
Hélas ! envolée en fumée...  
  
Plus trace de ma bien-aimée !...

---

Je rentrai, la pleurant toujours.  
Le soir, je lus les deux discours.  
Ils me semblèrent... bien moins courts...  
Pourquoi? Qu'un autre le devine!  
Moi, ce que je sais seulement,  
C'est qu'à minuit, en m'endormant,  
J'appréciais assurément  
Leur éloquence noble et fine...  
  
Mais j'ai rêvé de ma voisine!









## NOUVELLE ANNÉE

---

**L**E temps, d'un geste familier,  
A retourné son sablier ;  
Janvier va remplacer décembre,  
Et, de l'horloge, à petit bruit,  
Les douze larmes de minuit  
Viennent de rouler dans la chambre.  
Le front couronné de jasmin  
Et de frais rubans pomponnée,  
Voici venir la jeune année...  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Aux devantures des marchands  
Brillent les pantins alléchants,  
Dardant l'émail de leurs prunelles ;  
Cette nuit, dans leurs draps frileux,  
Les garçons font des rêves bleus  
Où passent des polichinelles.  
Les filles voient sur leur chemin  
Quelque poupée enrubannée...  
Voici venir la jeune année :  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Les grands sont de la fête aussi.  
Madame, qui n'a pour souci  
Que de paraître toujours belle,  
Voit passer dans les cieux sereins  
Des anges portant des écrins  
Et des bijoux par ribambelle.  
Oh ! le beau rêve surhumain,  
D'être plus qu'une châsse, ornée...

Voici venir la jeune année :  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Monsieur, lui, quarante ans passés,  
Ventre rond, cheveux... espacés,  
— L'âge des ambitions mûres —  
Rêve qu'on rend justice, enfin,  
A son esprit puissant et fin  
Aux combinaisons toujours sûres.  
De quel joli trait de carmin  
Sa boutonnaire est dessinée...  
Voici venir la jeune année ;  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Victime du calendrier  
La demoiselle à marier  
Qui commence à monter en graine,  
Voit surgir un époux exquis  
Du fond d'un sac de chez Marquis  
Annuelle et modeste étrenne.

Oh ! que vite et sans examen  
Son âme entière s'est donnée...  
Voici venir la jeune année !  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Plein de son rêve habituel,  
X..., candidat perpétuel  
A l'immortelle Académie,  
Se voit, vainqueur incontesté,  
Discourant, l'épée au côté,  
Devant une assemblée amie.  
Tel que Titus, le grand Romain,  
Il ne perdra point sa journée...  
Voici venir la jeune année :  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Le ministre, être passager,  
Toujours prêt à déménager  
Pour peu que la Chambre le veuille,  
Rêve qu'on a créé pour lui

Et qu'on lui remet aujourd'hui  
Un immuable portefeuille.  
Nargue du parlement gamin  
Arbitre de sa destinée !  
Voici venir la jeune année :  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Maigre dans ton habit râpé,  
Et ce soir sans avoir soupé  
Cherchant le sommeil sur la paille,  
O triste gueux, comme tu dois  
Rêver en te léchant les doigts  
De quelque céleste ripaille !  
Ton corps sec comme un parchemin  
Danse une gigue irraisonnée...  
Voici venir la jeune année :  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Et toi, pauvre amant délaissé,  
Qui dans notre siècle pressé

---

Crois à l'amour, cette folie,  
Rêve, oh ! rêve suavement,  
Don Quichotte du sentiment,  
A l'infidèle qui t'oublie !  
Regarde... Elle te tend la main...  
Elle t'aime, ta Dulcinée...  
Voici venir la jeune année :  
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !





## DIALOGUES DE NOËL

### AVANT

La veille de Noël. — Une chambre d'enfants. — JEANNE, sept ans, déjà raisonnable ; JEAN, cinq ans, légèrement sceptique.

JEANNE

**J**EAN, c'est Noël demain. Quelle belle journée !  
As-tu mis ton soulier près de la cheminée ?

JEAN

Non, dedans, c'est plus sûr. Mais c'est donc bien vrai, dis,  
Que le petit Jésus descend du Paradis  
Chaque nuit de Noël, dans le plus grand mystère,  
Pour donner des joujoux aux enfants de la terre ?



JEANNE

Si c'est vrai !

JEAN

Tu l'as vu ?

JEANNE

Non, mais maman le dit.

JEAN

Elle l'a vu ?

JEANNE

Mais oui !

JEAN

Comment qu'il est ?

JEANNE

Petit,

Tout petit... les yeux bleus... deux gouttes d'eau de pluie.

JEAN

Il doit bien se salir en passant dans la suie !

JEANNE

Non, il est toujours blanc.

---

JEAN

Comment qu'il fait alors ?

JEANNE

Tu le sauras plus tard. Dors, mon petit Jean, dors !

JEAN, en s'endormant, parlant tout haut.

Polichinelle bleu... cheval noir... moutons roses...

Sans se salir... Tout ça, c'est de drôles de choses !

---

## PENDANT

Le jour de Noël. — JEANNE tient une poupée, JEAN un cheval.

JEANNE

Oh ! la belle poupée !... Et que je suis contente !

JEAN, regardant son cheval avec dépit.

J'aimais mieux le cheval que m'a donné ma tante.

Sa queue était plus longue... il avait de grands yeux...

JEANNE

C'est ce que tu n'as pas que tu trouves le mieux.  
Il est pourtant joli, ton cheval !

JEAN

Une rosse !

Et la crinière !... Vois, Jeanne, des crins de brosse !

JEANNE, protestant faiblement.

Pourtant...

JEAN, avec autorité.

Tu n'entends rien aux chevaux, car tu n'es  
Qu'une fille en jupons !... Et moi, je m'y connais !

Un moment de silence.

JEANNE, jouant avec sa poupée.

Allons ! qu'on me réponde et qu'on lève la tête,  
Mademoiselle... il faut obéir !

JEAN

Es-tu bête !

Tu veux la raisonner, lui faire la leçon...

Elle ne t'entend pas, puisqu'elle est tout en son !

---

J E A N N E

C'est vrai, mais ça m'amuse !

Mystérieusement.

Et puis qui sait ? Peut-être

Qu'elle entend, qu'elle parle... On n'y peut rien connaître

A ces grands secrets-là, vois-tu bien... Très souvent,

Dans les contes de fée, on fait parler le vent,

Les poissons bavarder en sautant sur les vagues,

Et les arbres causer dans la forêt...

J E A N, haussant les épaules.

Des blagues !

---

## A P R È S

J E A N et J E A N N E, vieux l'un et l'autre, assis auprès du feu.

J E A N, regardant au dehors.

Il fait froid. Le soleil paraît blanc dans le ciel.

Regarde, chère sœur !

JEANNE, tricotant.

C'est aujourd'hui Noël !

JEAN, rêveur.

Noël !... Quels souvenirs !... Que de choses passées  
Depuis lors !... Soixante ans ! Tout change : les pensées  
Seules, dans ce jardin desséché d'ici-bas,  
Restent fraîches toujours... et ne se fanent pas !

Laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Noël !

JEANNE

Te souvient-il de ta grosse colère  
Contre un pauvre cheval qui ne sut point te plaire ?

JEAN

Et toi de ton bonheur, alors que tu reçus  
Une grande poupée avec de l'or dessus ?

JEANNE

Tu voulais m'empêcher de causer avec elle ;  
Tu la prétendais bête autant qu'elle était belle...

Elle ne t'entend pas, me criais-tu très fort,  
Elle ne parle pas !...

JEAN

O Jeanne, j'avais tort !

Enfant, j'étais sceptique et je doutais sans cesse ;  
Vieux, je ne doute plus ; — et bénis la vieillesse  
Qui, comme un vent léger de l'arrière-saison,  
De ce nuage obscur lave mon horizon.  
Le bonheur des humains n'est qu'un tissu de songes.  
L'homme doit, jeune ou vieux, croire à ces doux mensonges  
Qui font la vie aimable et les chagrins moins lourds.  
O beaux princes charmants en habits de velours,  
O princesses, d'azur et d'étoiles coiffées,  
O peuple exquis et pur de nos contes de fées,  
Je crois à vous ! Je crois qu'on peut dormir cent ans,  
Que sur les lacs d'argent, par les nuits de printemps,  
Dansent les farfadets aux fines ailes bleues ;  
Je crois aux talismans, aux bottes de sept lieues,

Aux monstres, aux géants, aux palais enchantés,  
A tout ce qui conduit loin des réalités  
Dont nos cœurs sont frappés comme d'autant d'épées...  
Jeanne, tu disais vrai... Ça parle, les poupées !





## MA FEMME DANSE !

---

**V**OICI les premières soirées !  
Voici les robes entourées  
De dentelles et de bouquets,  
Qui, des mains de la couturière,  
Vont voler en pleine lumière  
Sur le clair miroir des parquets.  
Voici la saison inhumaine  
Où chaque soir on est dehors...  
Où six ou sept fois par semaine,  
Ma femme danse... et moi je dors !



Elle est pourtant mince et fluette !  
La plus légère pichenette  
Tournerait à l'assassinat !  
Tout le jour, aucune énergie...  
Migraine, rhume ou névralgie  
La torturent, ce pauvre chat !  
Mais, étrange bizarrerie,  
Le soir, elle a le diable au corps,  
Et danse, danse avec furie,  
Danse toujours... et moi, je dors !

Jusqu'à deux heures je suis brave !  
Tandis qu'Alfred ou bien Octave  
La font tourner comme un tonton,  
Avec les maris ou les pères  
J'entame des whists peu prospères  
Et je tripote le carton.  
Mais quand deux heures sont sonnées  
Je vais essayer les ressorts

---

Des causeuses capitonnées...  
Ma femme danse... et moi, je dors !

Je dors... et dans un vague rêve  
Je la vois, tournoyant sans trêve,  
Coupée en deux par un bras noir  
Qui l'entraîne en pleine mêlée  
Au bruit d'une valse endiablée...  
Toujours la même chaque soir.  
Ah ! je la connais, la gredine,  
Avec son tonnerre d'accords...  
A cette musique assassine  
Ma femme danse... et moi je dors !

Je dors... ou plutôt, soyons justes !  
Nous dormons... car je vois les bustes  
Des pauvres maris accablés  
Qui tombent de droite et de gauche  
Comme sous l'acier qui les fauche

---

Dans la plaine tombent les blés !  
Compagnons de la même chaîne,  
En dépit des mêmes efforts  
Nous cédon, murmurant à peine :  
« Ma femme danse... et moi je dors ! »

Aux premiers rayons de l'aurore  
Sans répit, elle tourne encore  
Et toute fraîche, d'un air gai,  
Avec sa gentille manière :  
« Rien qu'une valse, la dernière...  
Si tu n'es pas trop fatigué !!! »  
Enfin, on part... Dans la voiture  
Que sa robe emplit à pleins bords  
Ses pieds s'agitent en mesure...  
Ma femme danse... et moi je dors !

Mais plus tard j'aurai ma vengeance !  
Je la vois déjà qui s'avance...

Elle sera terrible un jour !

La fille vengera le père...

Elle a treize mois... ce n'est guère...

Mais tout doit venir à son tour.

La danse fera naître en elle

A vingt ans, les mêmes transports ;

Et ma femme alors dira d'elle :

« Ma fille danse... et moi, je dors ! »

Oui, dans vingt ans, ma blonde almée,

Notre fillette bien-aimée

A votre place tournera,

Et jusqu'au matin amusée

Comme vous sera courtisée

Par des messieurs *nec plus ultra* !

Ainsi que moi, vous prendrez place

Sur les fauteuils aux doux ressorts

Et murmurerez à voix basse :

« Ma fille danse... et moi je dors ! »

Moi (si je suis encore au monde)  
J'aurai cette ivresse profonde  
De pouvoir m'exempter du bal,  
Et rattraperai, je l'espère,  
Les mauvaises nuits de naguère,  
Tout, intérêt et capital.  
Dans mon lit, sans prêter l'oreille  
Au vent qui gémit au dehors,  
Je me dirai : « Ma femme veille...  
« Ma fille danse... et moi je dors ! »





## DANS LA NOTE .

---

**E**UX ?... Mais ce sont des gens très bien.  
Bon renom. Excellent maintien.

Correction, *chic* et tenue.

Le mari n'a rien inventé

Et la femme, de son côté,

Passe plutôt pour... ingénue.

Mais que nous importe cela,

Du moment que chacun les cote

(Car être coté, tout est là),

Comme ménage... dans la note ?

Monsieur. Quelque peu fatigué.  
Grand, sec, poivre et sel. Distingué.  
Club. Chevaux. Chasse. Patinage.  
Correct de la tête aux talons.  
Choix énorme de pantalons.  
Cache soigneusement son âge.  
Fréquente à l'Opéra, le soir,  
Dans le petit monde où l'on trotte ;  
Madame n'en veut rien savoir...  
C'est un ménage dans la note.

Madame. Renom de beauté.  
Épanouissement d'été.  
Six cents visites par année.  
Engraisse un peu. Corsets savants.  
Semble tourner à tous les vents,  
Mais au fond très, très ordonnée.  
Toujours honnête. Point d'amant.

Mais des flirteurs à pleine hotte :  
Monsieur les aime tendrement....  
C'est un ménage dans la note.

Madame reçoit tous les jours  
De cinq à sept. Thé. Petits fours.  
Dès le printemps, boissons glacées.  
Salon Louis quinze. Dessins.  
Pastels. Statuettes. Coussins.  
Fauteuils anciens. Teintes passées.  
Maitres d'hôtel froids et bien mis...  
Eau chantonnant dans la bouillotte...  
Ardent *débinage* d'amis...  
C'est un ménage dans la note.

Deux enfants... très corrects aussi.  
Garçon, fille. C'est bien ainsi.  
Ni trop, ni trop peu. La mesure.  
Le garçon est le plus âgé



Comme il sied. On s'est arrangé  
De son mieux avec la nature.  
Parents aperçus aux repas...  
Institutrice polyglotte...  
De la tendresse ? Connais pas...  
C'est un ménage dans la note.

Peu d'amis ; des relations.  
Le mardi soir, réceptions.  
Musique intime ou causerie.  
Une fois par an, grand gala.  
Déménagement. Tra la la.  
On éblouit la galerie.  
Le lendemain... (Dieu sait comment !)  
Telle ou telle feuille en jabote...  
On s'en fâche... modérément...  
C'est un ménage dans la note.

Comme lecture, uniquement  
Un journal et son supplément,

---

Le dernier roman dont on cause  
Et qu'on a parcouru, le soir,  
Un instant, rien que pour pouvoir  
Au moins « en dire quelque chose ».  
Ensuite, sûr de son sujet,  
On tranche, on discute, on parlote...  
Hervieu, Prévost, Loti, Bourget...  
C'est un ménage dans la note.

Quinze jours après le Grand Prix,  
Départ obligé de Paris.  
La mer, ou les eaux, ou la Suisse.  
Septembre. On s'installe au château.  
Chasses. Tennis. Cheval. Bateau.  
Entraînements. Sports. Exercice.  
On demeure là tout l'hiver.  
On s'y morfond, on y grelotte ;  
Mais on y vit moitié moins cher...  
C'est un ménage dans la note.

---

Toujours corrects, chics et contents,  
Ils vivront ainsi très longtemps  
Sans fièvres, comme sans envie.  
Telle qu'un tranquille feston  
Aux flancs lisses d'un mirliton,  
S'enroulera toute leur vie.  
Ils marieront bien leurs enfants,  
Ou beau titre ou grosse bank-note,  
Et s'en montreront triomphants...  
C'est un ménage dans la note.

Ils mourront... très correctement.  
Billets de part. Enterrement.  
Service un peu long qu'on abrège.  
Airs penchés des parents en deuil,  
Torrents de fleurs sur le cercueil.  
Corbillard. Panaches. Cortège.

---

Au cimetière — dur chemin ! —  
Dix ou douze amis dans la crotte...  
Puis... oubliés le lendemain...  
Jusqu'au bout, enfin, dans la note !







LUI!!!

---

**J**E l'aimais !... Elle était du Midi, brune et mince,  
Ayant, malgré Paris, gardé de sa province  
Un tout petit accent léger, naïf, charmant,  
Un accent ?... Qu'ai-je dit ?... Non ! un gazouillement,  
Quelque chose d'exquis, donnant à sa parole  
L'allure d'un oiseau qui sautille et s'envole !

Encor plus que l'accent, elle avait de là-bas  
Gardé le goût très vif... ma foi ! je ne sais pas

Comment dire... elle aimait... cette chose... peu douce,  
D'un parfum persistant, dont on glisse une gousse  
Dans l'os ou dans les flancs d'un gigot parfumé...  
C'est vous qui l'avez dit... je ne l'ai pas nommé !

Elle l'adorait donc, la petite diablesse.  
Que voulez-vous ?... C'était son unique faiblesse,  
Faiblesse de naissance !... et moi, je l'exécrais  
Toujours, avant, pendant, après... surtout après !  
Aussi, vil égoïste et tyran redoutable,  
L'avais-je à tout jamais proscrit de notre table.  
La pauvrete en souffrait, mais cachait son ennui,  
Et, par amour pour moi, ne pensait plus à... LUI !

Moins par vocation, hélas ! que par caprice,  
Pomponnette — ce fut son nom — était actrice,  
Notre amour, frais éclos par un soir de printemps,  
Fleurissait à l'ardent soleil de nos vingt ans :  
En nos deux cœurs, chantait une éternelle fête...  
Oh ! les petits soupers joyeux, en tête à tête,

Au retour du théâtre, en son boudoir coquet !  
Oh ! que de pantalons usés sur son parquet  
A lui faire l'aveu de ma tendresse folle !  
Ou bien, silencieux, sans la moindre parole,  
A caresser des doigts, à dévorer des yeux  
Le trésor parfumé de ses sombres cheveux !  
Ah ! tendres souvenirs des premières années,  
Fleurs d'amour que le temps a trop vite fanées !

Donc, notre passion brûlait de tout son feu,  
Et nous aimant beaucoup, nous nous quittions fort peu.  
Cependant, un beau jour, je dus, pour une affaire  
Oubliée aujourd'hui, à coup sûr très vulgaire,  
Quitter Paris pendant vingt-quatre heures au plus.  
Pomponnette eut gros cœur, pauvre fille !... Et je lus  
Dans ses yeux, où brillait une larme... réelle,  
Un très profond chagrin de me sentir loin d'elle.

Je partais à minuit, par la gare du Nord.

« Va ! dit la brune enfant, tout en faisant effort



Pour me cacher son trouble et me donner courage...

- « Ne te tourmente pas, *mon bon* !... Je serai sage,
- « Et pendant ces deux nuits et ces deux jours, à toi
- « Je penserai toujours... pense toujours à moi ! »

Après ce tendre aveu d'un amour idolâtre

Je la laissai partir seule pour son théâtre...

Puis, je fis mes paquets et quittai la maison.

Êtes-vous comme moi ?... Mais, en toute saison,

Pendant les doux étés ou les hivers barbares,

J'ai la plus sainte horreur de poser dans les gares :

Je tâche d'arriver ni trop tôt, ni trop tard,

Cinq minutes — pas plus ! — juste avant le départ.

Cette fois, ma lenteur à choisir mes cravates,

Plus, le pas hésitant d'un cheval à trois pattes,

Plus, en encombrement survenant tout exprès

Me firent arriver cinq minutes... après !

---

Cinq minutes, pas plus ! comme à mon habitude :

J'étais exact encor dans l'inexactitude !

Oserai-je le dire?... Ayant alors vingt ans

Je ne fus qu'à moitié fâché du contretemps.

Grâce à l'infirmité de ce cheval honnête,

J'allais, jusqu'au matin, revoir ma Pomponnette...

En son premier sommeil j'allais tout doucement

Surprendre mon amie... et ce serait charmant !

Je monte l'escalier sans bruit... j'ouvre la porte ..

O bonheur !...

Tout à coup — ma surprise est trop forte ! —

Je vois, dans la nuit noire, un timide rayon

Qui, sur le parquet sombre allongeant son sillon,

Sort du boudoir coquet où volait ma tendresse...

J'approche à petits pas, j'écoute... Oh ! la traîtresse !

Oh ! l'infâme !... J'entends un double bruit de voix...

Frémissant de surprise et de rage à la fois,

J'applique un œil ardent au trou de la serrure...  
 Plus de doute à présent : la trahison est sûre...  
 Je l'aperçois, assise et pleine de gaité,  
 Soupant, avec quelqu'un sans doute à son côté,  
 Quelque rival heureux qu'elle me substitue...  
 Ah ! dans ces moments-là je comprends que l'on tue !

Pourtant, près de pousser la porte, j'hésitai.  
 Mais je voulus savoir toute la vérité...  
*Être ou bien n'être pas...* et j'entrai dans la chambre !

Rose comme la neige au soleil de décembre  
 Pomponnette bondit sur sa chaise et sauta...  
 Elle était seule avec sa soubrette Anita !  
 — « Où l'avez-vous caché ? lui dis-je avec furie.  
 — Caché?... qui?... que dis-tu ?...

— Point de plaisanterie !

Répondis-je, il est là... je le sens...

— Eh bien ! oui !

« Me dit-elle, *mon bon !*... c'est un crime inouï...

---

« Mais je puis invoquer des excuses majeures,  
« Car, avant ton retour, j'avais mes vingt-quatre heures ! »

C'en est trop ! — Sans pudeur, sans nul ménagement,  
Elle ose m'avouer... Dans mon emportement  
Je m'élançai vers elle effaré, redoutable...  
Quand tout à coup, passant à côté de la table,  
Je perçois un fumet proscrit, qui doucement  
Monte d'un beau gigot, bien doré, bien fumant,  
Dont le flanc est marqué d'un large coup de lame...  
La lumière aussitôt me pénètre dans l'âme.  
Ce rival préféré que je croyais enfui  
C'était... ce n'était pas... en un mot, c'était LUI !!!  
Me croyant éloigné pour deux jours, la pauvrete  
Ce soir s'était offert cette petite fête,  
Et, ne résistant point à son goût enragé,  
Libre par mon départ, elle en avait mangé !

Point n'est besoin d'apprendre à présent, je suppose,  
Que le petit souper fut loin d'être morose ?...

Que mon premier baiser ne fut pas le dernier ?...  
Quant à moi, très heureux, je ne puis le nier,  
De voir que mes soupçons s'envolaient en fumée,  
Hardiment, j'attaquai la... chose parfumée...  
O surprise ! ô bonheur !... changé du tout au tout,  
Je sentis mon horreur et mon ancien dégoût  
S'atténuer soudain et devenir tendresse...  
Je dégustai gaiment, auprès de ma maîtresse  
Ce fin piment, ce LUI que je n'ai point nommé...

Et depuis ce temps-là je l'ai toujours aimé !





## LE RÉVEIL

---

PROLOGUE JOUÉ A L'OUVERTURE DU CERCLE FUNAMBULESQUE

*(Musique de M. Auguste Chapuis.)*

---

Les divers personnages de la Comédie italienne : POLICHINÈLLE, ARLEQUIN, CASSANDRE, PIERROT, COLOMBINE, sont étendus çà et là et dorment. Applaudissements à la cantonade. UN MONSIEUR EN HABIT ROUGE entre par la droite en applaudissant lui-même.

### LE MONSIEUR EN HABIT ROUGE

**E**N oui, parbleu!... Bravo, bravo!... De tout mon cœur  
Moi, l'homme d'aujourd'hui, j'applaudis l'art vainqueur  
L'art moderne et vivant dont la France s'honore ;

L'art que nous...

Nouveaux applaudissements à la cantonade.

Vous voulez que j'applaudisse encore ?

Soit donc ! car, j'aime tout, je suis content de tout...  
Au hasard du moment, je fais tourner mon goût  
Comme une girouette à la fois sage et folle,  
Sans préjugés gênants, sans parti pris d'école,  
Sans morose censeur m'arrêtant d'un holà,  
De Dumas à Meilhac, de Feuillet à Zola,  
Me souciant fort peu, — quand on me met en joie,  
Pourvu que j'y sois bien — du moyen qu'on emploie !  
Oui !... l'éclectisme en tout, dans le sombre et le gai...  
Mais à ce jeu parfois on se sent fatigué,  
Et, le palais blasé de choses... épicées,  
On rêve un doux retour aux époques passées,  
A l'art naïf et pur, souvent même enfantin,  
On voudrait moins que l'homme et plus que le pantin...  
Lassé de la parole et de la phrase humaine,  
On se berce d'un songe entraînant, qui vous mène  
Dans un pays suavement délicieux

---

Où, pour parler d'amour, il suffit que les yeux  
Brillent, et que la main, sur le cœur appuyée,  
Ait un frémissement d'hirondelle effrayée ;  
Un pays fait de bleu, de rose et de lilas  
Où chacun va, court, vient sans être jamais las ;  
Où les troubles furtifs dont une âme s'agite  
Se comprennent bien mieux et s'expriment plus vite,  
Par le simple, le vrai, le noble mouvement  
Qui jamais ne se trompe et qui jamais ne ment,  
Le *Geste*, le grand geste éloquent et splendide  
Qui ne peut — comme plus d'un discours — être vide,  
Et qui, sur l'Univers ayant droit de cité,  
Est le Verbe éternel de toute humanité !

Se parlant à lui-même, familièrement.

Ce que tu rêves là, mais c'est la pantomime,  
Mon cher... Genre vieillot, démodé, qui ne rime  
Avec rien...

Se répondant.

Il se peut !... Allons ! n'y pensons plus !...  
Et pour vite chasser ces regrets superflus,



Courons...

Il remonte au fond du théâtre et aperçoit les personnages endormis.

Mais qu'ai-je vu?... Comme on dit au théâtre,  
En croirai-je mes yeux?... Statuettes en plâtre,  
Sans doute, mannequins bourrés de son...

Il s'approche d'eux et les examine.

Non pas !

Vivant !...

Examinant un autre personnage.

Vivant de même !... Et celui-là, là-bas,  
Vivant aussi !.. Je fais quelque rêve burlesque....  
Je deviens fou...

Apercevant, dans le fond du théâtre, une banderole s'allongeant au-dessus  
des personnages endormis et portant ces mots : *Cercle funambulesque.*

Mais non !... « *Cercle funambulesque!*... »

J'ai bien lu... Je vois bien, là, là, sur mon chemin,  
Tous les types connus du grand guignol humain :  
Colombine, Arlequin, Pierrot, Polichinelle,  
Brillants d'une jeunesse éclatante, éternelle,  
Et lassés d'un trop long et trop profond sommeil,

Près de renaître à l'air, à la vie, au soleil !

La musique commence.

Vite, debout ! debout ! — Toi d'abord, haut la tête,  
O joyeux Arlequin, fils de Bergame en fête,  
Vif, élégant, faisant scintiller la gaité  
Au moindre mouvement de ton corps pailleté...

Arlequin s'est levé et suit la pantomime indiquée.

Allons !... Frotte tes yeux et dresse ton oreille...  
Un entrechat !... fort bien ! — Coup de batte !.. à merveille !  
Un saut en l'air !.. bravo !... Te voilà dégourdi,  
Léger, content, brillant, pimpant, ragaillard !

Arlequin fait signe que non et prend une attitude mélancolique.

Non, dis-tu ?... D'où te vient cette mine chagrine ?  
Tes yeux pleurent... ta main a frappé ta poitrine...  
Tu soupires... l'amour peut-être ?...

Sur un *oui* d'Arlequin.

Oui, c'est cela !

Colombine te manque... eh bien, réveille-la !  
Tu demandes comment ?... Parbleu ! par la méthode  
Ordinaire, agréable et toujours à la mode...

Un baiser !... Jamais femme à ce charmant moyen  
Ne résista, mon cher...

Arlequin hésite.

Hardi donc !...

Arlequin va déposer un baiser sur le front de Colombine qui entr'ouvre  
les yeux, se réveille et se lève.

Tu vois bien !...

Secouant les langueurs du sommeil qui l'opresse  
Dans sa pose ingénue et fine, elle se dresse...  
Elle te tend les bras, elle sourit... allons !  
Tourtereaux éveillés, roucoupons, roucoupons !

Arlequin et Colombine miment une scène d'amour.

En avant les regards plus chauds que les paroles,  
Les déclarations enivrantes et folles,  
Les ronds de bras savants, le geste au fin contour,  
Toute la pantomime exquise de l'amour !

Arlequin embrasse Colombine.

Bon !.. le bruit du baiser a réveillé Cassandre !...

Cassandre s'est éveillé, se dresse, querelle les deux amoureux et exécute  
la pantomime indiquée par les vers suivants.

Le vieux jaloux se fâche... il songe à faire esclandre...

Non !.. un autre moyen sera mieux employé...  
Il a là, sous la main, un puissant allié,  
L'or, l'or qui mène tout et gouverne le monde !  
Il tire de sa poche une bourse fort ronde...  
Il la montre... l'agite... Imprudent ! à ce bruit  
Plus doux qu'un chant d'oiseau s'égrenant dans la nuit,  
Le roi des malandrins, le sacripant féroce,  
Polichinelle enfin, a redressé sa bosse !

Polichinelle, qui s'est redressé d'un bond, exécute la pantomime  
suivante.

Il voit la scène... il rit... « Allons ! dit-il au vieux,  
Laisse ton or... l'amour n'est rien... le vin vaut mieux !...  
A ton âge, crois-m'en, bonhomme, c'est folie  
De vouloir courtiser femme jeune et jolie !  
Que peut faire un beau fruit, quand on n'a plus de dents ?  
Renonce sans tarder à tes jeux imprudents  
Et viens-nous-en tous deux, sous l'ombrage des treilles,  
Convertir cet or triste en joyeuses bouteilles ! »  
— « Eh parbleu, tu dis vrai ! » fait Cassandre gaiment.  
Colombine se jette aux bras de son amant

Qui d'un geste enivré la caresse et l'enlace...

Et, le drame fini, chacun reprend sa place !

Les personnages ont exécuté ces divers mouvements en pantomime.

Chacun ?... Non, je me trompe... il en manque un, de tous

Le plus grand !... A genoux, mettez-vous à genoux

Devant lui, saluez sa gloire sans reproche...

Il a montré Pierrot endormi dans le fond. Tous les personnages s'écartent respectueusement, s'agenouillent ou saluent.

Et toi, Pierrot, debout ! debout, divin fantoche,

Fils de la fantaisie et du rire moqueur,

Être à la fois très triste et très gai, dont le cœur

Vaguement amoureux des étoiles fleuries

Se perd en la douceur des longues rêveries ;

Pierrot macabre et bon, laid et beau, lent et vif,

Terriblement coquin et saintement naïf,

Type fantasque, étrange, et qui n'est autre, en somme,

Qu'un fin rayon de lune à l'apparence d'homme !

Pierrot s'avance, exécute une pantomime très courte exprimant son émotion, s'incline devant le public, et va se replacer au milieu des autres personnages au second plan.

---

Vous le voyez : voici la troupe au grand complet,  
Mesdames et messieurs ; j'ai fini mon couplet.  
Et prends congé de vous en toute courtoisie...

Il salue. Puis, avec un grand geste, se tournant à demi vers les personnages  
de la pantomime.

Et maintenant, enfants, vive la fantaisie !





# TABLE

---

	Pages.
PRÉFACE . . . . .	I

## ESQUISSES PARISIENNES

APRÈS LE DINER . . . . .	3
LA PSYCHÉ . . . . .	10
ROSES DE NICE . . . . .	24
A UNE JEUNE FILLE . . . . .	31
LES CHORISTES . . . . .	35
LES FLEURS . . . . .	45
LE BONJOUR AU MONSIEUR . . . . .	49
LES GRAND'MÈRES . . . . .	53
DIMANCHE AU BOIS . . . . .	59
14 JUILLET . . . . .	65
PARIS LE MATIN . . . . .	67
TIR AUX PIGEONS . . . . .	71
CIRQUE D'ÉTÉ . . . . .	75
FIN DE SAISON . . . . .	81
TRIOLETS DE DÉPART . . . . .	89
FENÊTRES CLOSES . . . . .	97



## LES MOIS

	Pages.
JANVIER . . . . .	103
FÉVRIER . . . . .	105
MARS . . . . .	107
AVRIL . . . . .	109
MAI . . . . .	111
JUIN . . . . .	113
JUILLET . . . . .	115
AOUT . . . . .	117
SEPTEMBRE . . . . .	119
OCTOBRE . . . . .	121
NOVEMBRE . . . . .	123
DÉCEMBRE . . . . .	125

## DÉPLACEMENTS D'ÉTÉ

## AU LAC DE GENÈVE

I. ARRIVÉE AU LAC . . . . .	129
II. SOUS UN PLATANÉ . . . . .	133
III. TRAVERSÉE . . . . .	137

## A LA MER

I. BAINS DE MER . . . . .	143
II. SUR LA FALAISE . . . . .	148
III. PETITE PLAGE . . . . .	153

## AUX EAUX

I. LECTURE A L'OMBRE . . . . .	159
II. A LA BUVETTE . . . . .	162
III. CONNAISSANCES D'EAUX . . . . .	166

## FANTAISIES ET REFRAINS

	Pages.
PREMIER FEU. . . . .	171
POUR LES JEUNES FILLES. . . . .	177
DODELINETTE. . . . .	185
A L'ACADÉMIE . . . . .	189
NOUVELLE ANNÉE . . . . .	197
DIALOGUES DE NOËL. . . . .	203
MA FEMME DANSE. . . . .	211
DANS LA NOTE. . . . .	217
LUI!!! . . . . .	225
LE RÉVEIL . . . . .	233















